

LE 18^E DU MOIS

LES RESTOS CENTENAIRES ONT LA COTE

► p. 2-4

ISSN 1259-9034

COOPÉRATIVE LA LOUVE : 5000 ADHÉRENTS EN 15 MOIS

► p.15



© Jean-Claude N'Diaye



© Thierry Nectoux

LE LAVOIR MODERNE PARISIEN SE BAT POUR VIVRE

► p. 11

LA VIE DU 18^E • p. 6

Gazon toxique
sur les stades

GOUTTE D'OR • p. 12

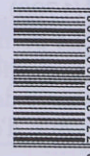
Six habitantes
montent sur scène

CHAPELLE • p. 16

Simplon.co: le numérique
pour rebondir

HISTOIRE • p. 18-19

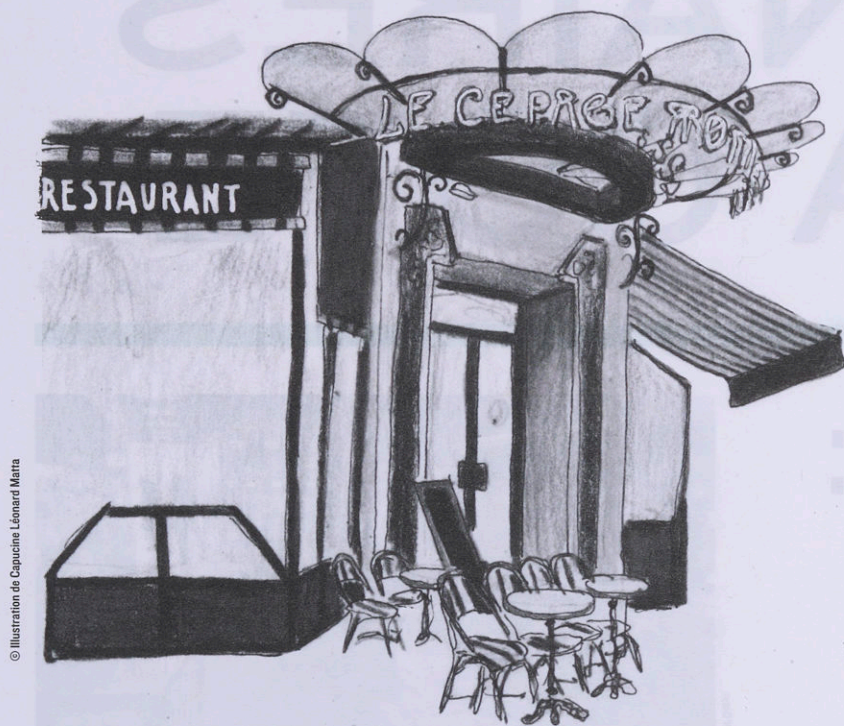
De Sembat à Jeunet,
la rue Cauchois



21 Jul 20 32713

TABLES D'ÉPOQUE

Riche en établissements de bouche, le 18^e compte nombre de restaurants centenaires. Particulièrement présents aux abords de Montmartre, tous ont une histoire, un ancrage familial ou une ambiance que nous vous proposons de découvrir.



© Illustration de Capucine Léonard Matra

Le premier restaurant de Paris n'est pas né dans le 18^e mais, sur près de 900 restaurants que compte notre arrondissement, une vingtaine est centenaire. On évoque ici non pas les cabarets et bals qui offrirent de grandes heures de plaisir autour du boulevard de Clichy, vers la fin du XIX^e siècle, mais les établissements qui « restaurent » les clients.

Invention de traiteurs

Autrefois, à Paris, il y avait surtout des traiteurs, chez qui on servait des ragoûts sur des tables d'hôtes. C'est seulement à partir de 1769 qu'apparaît, dans un « Almanach général des corps et métiers », le nom « restaurateur » pour désigner un dénommé Roze, tenancier rue Saint-Honoré. Il y servait un bouillon-restaurant, fait de jus de viande concentré avec parfois des racines, des oignons, des herbes, des épices, véritable alicament : un « remède qui avait la vertu de réparer les forces perdues d'un malade ou d'un homme fatigué », d'après le dictionnaire universel d'Antoine Furetière (1708).

Le premier « restaurant », dans son acception actuelle, est ainsi né au cœur de Paris et a fait depuis beaucoup d'émules. Ce fut donc d'abord

une chose à manger mais des « restaurants » que l'on sert, au « restaurant » où l'on sert, il n'y a qu'un pas, que franchirent allègrement des traiteurs parisiens, au sens des affaires aiguisé. Peu à peu, fleurirent ces nouveaux établissements où l'on pouvait trouver à toute heure de la nourriture servie sur table, proposée sur une carte, à prix fixé à l'avance. En plus du fameux bouillon-restaurant, on y servait une cuisine de qualité avec quelques plats formant « la cuisine traditionnelle française » : bœuf bourguignon, blanquette de veau... Les restaurants se multiplièrent, à Paris d'abord autour du Palais-Royal, puis un peu partout dans la capitale y compris ce qui allait devenir le 18^e, surtout après 1789.

Les pionniers

La population locale a été multipliée par 100 durant le XIX^e siècle (100 000 en 1871), surtout à cause de la cherté des loyers et des expropriations liées aux grands travaux haussmanniens, qui repoussaient les habitants du centre de Paris vers l'extérieur. Constitué de quelques paysans, d'employés, d'ouvriers (à La Chapelle et Clignancourt), avec aussi des artistes (à Montmartre), tout ce monde avait

naturellement besoin de se sustenter et de s'égayer dans les restaurants. Beaucoup ont disparu mais certains ont traversé les siècles : le bien connu Wepler (1892), place Clichy et, sur la Butte, le très ancien La Mère Catherine (1793) et Au Cadet de Gascogne. Début 1900 apparaissent, à Montmartre, La Bonne Franquette, La Mascotte, À la pomponnette, Au Rêve et, plus au sud, Le Bon Bock. À Jules Joffrin, subsiste la brasserie Le Nord-Sud, qui a pris le nom évocateur de la ligne de métro traversant Paris et où furent conçus quelques numéros de la revue littéraire Nord-Sud du poète Pierre Reverdy. À Marx Dormoy, seul Les Routiers aurait traversé le siècle.

Fortes personnalités

À travers les noms de plusieurs restaurants centenaires de la Butte, surgit une lignée de grandes figures qui ont marqué leurs établissements : on allait Chez la mère Adèle, devenu Le Vieux Chalet, Chez Plumeau, Chez Manière, Chez le père Azon (sous l'enseigne Le Relais de la Butte) dont le propriétaire était toujours disposé à faire crédit aux artistes du Bateau-Lavoir, juste en face. Il en aurait même fait faillite... Il y avait aussi, sur la place du Tertre le Café Bouscarat, devenu ensuite La Bohème puisque fréquenté longtemps par des artistes : Picasso, Modigliani, Derain, Gen Paul... Aujourd'hui, Linda, la patronne, s'estime « le maillon d'une longue tradition, souhaite conserver les traces du passé historique en renouant avec un côté chaleureux, comme à la grande époque, tout en s'adaptant aux nouveautés ».

Rue Caulaincourt, le Cépage montmartrois a conservé son authenticité, avec ses mosaïques art déco et son

style Belle époque. C'était le restaurant Chez Pierre Manière, une brasserie très appréciée du tout-Paris et du tout-Montmartre. Curnonsky, « prince des gastronomes », le considérait dans son guide (1927) comme la seule bonne table de Montmartre. Fréquenté à l'époque par des artistes, journalistes et écrivains tels que Poulbot, Mac Orlan, il l'est encore par des habitués du quartier. Le charme d'antan, avec son cadre feutré, boisé et orangé, allié à une cuisine classique de qualité et une terrasse fleurie aux beaux jours, opère toujours et fait de ce restaurant centenaire un lieu fort agréable.

Plus bas, rue Ordener, Chez Pradel vaut aussi le détour. Monsieur Pradel, bournat natif d'Auvergne, l'a fondé en 1897. Comme beaucoup, il faisait restaurant et livraison de charbon. On y voit encore le crochet et la trappe d'où montaient les sacs. C'est toujours un Monsieur Pradel, voûté par ses 83 ans et le poids du charbon, qui en est propriétaire. Coco, le gérant, est fier de « tenir un établissement qui a su garder son zing, son décor, bref son âme » ; et il se donne au métier qu'il aime, toujours présent et attentif aux moindres détails ! La clientèle fidèle de quartier ne s'y trompe pas : on y vient et on y revient, comme dit un habitué, « pour l'ambiance bistrot et pour les plats bien cuisinés, avec des produits frais et de saison, offrant ainsi un très bon rapport qualité-prix ». •

MARYSE LE BRAS

* Le Cépage montmartrois, 65 rue Caulaincourt. Tous les jours de 8 h à 23 h 45.

* Chez Pradel, 168 rue Ordener. Tous les jours (sauf lundi) de 8 h à 21 h 30.



© Illustration de Capucine Léonard Matra

À LA POMPONNETTE : UNE HISTOIRE DE FAMILLE



Illustration de Capucine Léonard Motta

Dans une bâtisse de 1840, le restaurant, ouvert en 1909, appartient à la même famille depuis l'origine. L'arrière-cour abrita un temps le dispensaire de Poulbot destiné aux enfants de la Butte.

Avec sa terrasse fermée par des barrières blanches en bois façon chalet suisse et son intérieur chargé de peintures du siècle dernier, le restaurant À la pomponnette peut, au premier abord, dérouter. Situé rue Lepic, il est pourtant loin d'être un décor tape-à-l'œil pour touristes, c'est même un vrai morceau de l'histoire de Montmartre. Si l'immeuble date de 1840, le restaurant qu'il abrite a, lui, été ouvert en 1909. Tenu par la même famille depuis l'origine, il fut créé par un certain Arthur Delcroix, qui l'appela tout bonnement Chez Arthur avant de le renommer À la pomponnette en 1913 (du nom de ces verres sans pied, impossibles à reposer, très en vogue à l'époque et destinés à enivrer les consommateurs).

Des traces d'histoire

Passée la surprise (l'endroit est estampillé « Ambassade de Groland » dans la lignée de la tradition montmartroise de la parodie et de la bouffonnerie), on se rend très rapidement à l'évidence : tout ça, ce n'est pas du

toc ! Carreaux de ciment au sol là, tandis qu'ici, sur un autre niveau, grince sous les pas un vieux parquet encaustiqué. Miroirs ternis et moulures filant de guingois achèvent de certifier les 109 ans de l'ensemble. L'aménagement général fait d'ailleurs penser à une brasserie plutôt qu'à un restaurant. Willette, Dépaquit, Gen Paul, Gougerot, Delval, tous ces artistes ont laissé aux murs des œuvres originales, conférant à l'endroit cet air désuet et tellement particulier qu'ont, en province, les musées. Mais ce sont les créations de Francisque Poulbot qui sont vraiment omniprésentes sur le tissu tendu des murs. Car Poulbot et Arthur Delcroix étaient amis.

Pour les poulbots

En 1923, Poulbot proposa même au père Arthur d'accueillir son dispensaire pour les enfants de la Butte à l'emplacement du poulailler de son arrière-cour. L'homme accepta, déclarant, selon la légende : « Tant pis, je fous mes poules en l'air... il y en aura toujours assez à Montmartre ! » Le

dispensaire fermera en 1936 mais son local, lui, avec ses belles portes de verre teinté, est toujours là. Aujourd'hui, les patronnes sont deux sœurs, Dominique et Catherine. « La cinquième génération va prendre la relève, assure la première. Si l'endroit est tellement bien préservé, c'est que la famille a toujours œuvré dans ce sens. » Qui donc se douterait qu'environ tous les six ans, les magnifiques carreaux du sol sont enlevés un à un puis bien remis à niveau sur un lit de sable ? Ne serait-il pas plus simple de couler une dalle de béton et d'y remonter les carreaux une bonne fois pour toutes ? « C'est pour respecter le montage d'origine », répond Dominique, quatrième génération de son état et actuelle gardienne de ce temple où, entre os à moelle et tarte Tatin, il est possible, aux Abbesses, de réaliser un – bien – goûteux voyage dans le temps. •

CHRISTIAN ADNIN

À la pomponnette, 42 rue Lepic, tous les jours de 12 h à 15 h et de 18 h 30 à 23 h 30.

LE 18^E DU MOIS

Le 18^e du mois est un journal d'information sur le 18^e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale. Il est édité par l'association des Amis du 18^e du mois.

Ont collaboré à ce numéro :

Christian Adnin, Aliosha Alvarez, Stéphane Bardin, Brigitte Bâtonnier, Virginie Chardin, Sylvie Chatelin, Samuel Cincinnatus, Dominique Delpiou, Daniel Conrod, Michel Cyprien, Stéphanie Dupouy, Anne Farago, Marie-Odile Fargier, Florianne Finet, Danielle Fournier, Jacqueline Gamblin, Annie Katz, Maryse Le Bras, Jean-Claude N'Diaye, Thierry Nectoux, Sophie Roux.

Rédaction en chef :

Sandra Mignot avec Marie-Odile Fargier, Annie Katz, adjointes.

Graphisme original :

Pilote Paris

Maquette :

Patricia Béglet

Correction :

Angela Gosmann

Bureau de l'association :

Anne Bayley, présidente, Mathieu Le Floch, vice-président, Christian Adnin, trésorier, Patrick Mallet, secrétaire.

Communication et réseaux sociaux :

Marie-Pierre Nedeleg

Responsable de la distribution :

Anne Bayley

Responsable des abonnements :

Martine Souloumiac

Responsable de la mise sous pli :

Marika Hubert

Directeur de la publication :

Christian Adnin

Fondateurs :

Noël Monier et Jean-Yves Rognant

Imprimé sur papier recyclé

76 rue Marcadet 75018 Paris

tél. : 01 42 59 34 10

18dumois@gmail.com

www.18dumois.info

RETROUVEZ
LE 18^E DU MOIS
SUR LES RÉSEAUX
SOCIAUX

FACEBOOK / LE 18^E DU MOIS

TWITTER / @LE18DUMOIS

Et bien sûr chez votre marchand de journaux !

CENT ANS... PLUS OU MOINS !

La Chapelle abrite l'un des derniers authentiques routiers parisiens.

Il en va de certains restaurants comme des vieux écrivains ou des vieilles cantatrices. Avec le temps, on finit par ne plus leur demander leur âge. D'ailleurs, eux-mêmes souvent ont fini par l'oublier. Ainsi entend-on dire : « Oh, un tel ou une telle doit bien avoir dans les 80 ! » Même chose avec Les Routiers de la rue Marx Dormoy dont tout porte à croire qu'ils ont dépassé le cap de la centaine.

Vrai ou faux ? Honnêtement, on n'en est pas journalistiquement certain. Lorsqu'on l'interroge sur l'âge exact de l'enseigne qu'il a reprise en 2016, Régis Hélaine, homme excellent au demeurant, dit se rappeler avoir vu à la Préfecture de police de Paris la toute première licence de l'établissement, datée de 1908, à moins que ce ne fût de 1904. Mais lorsqu'on pousse

l'interrogatoire, il ne jure plus de rien, expliquant que la feuille de papier tombait en poussière.

Cinq générations

Arrive dans la conversation Jocelyne Delfaut, serveuse patentée chez Les Routiers depuis 16 ans. Elle aussi est certaine que la question des 100 ans ne fait pas un pli. Pour preuve, une carte postale ancienne qu'elle a débâché sur une brocante. Oui, mais de quand date cette carte postale ? Va-t'en savoir ! Appelée à la rescousse, Bernard et Joëlle Dubreuil, propriétaires des Routiers de 1973 à 2016, ne peuvent que répéter ce qu'ils ont déjà raconté des milliers de fois, à savoir que les parents de Bernard ont dirigé d'une main de fer Les Routiers entre 1958 (ou presque !) et 1973 et qu'avant eux, il y avait eu deux autres propriétaires. Ce qui nous fait cinq générations de propriétaires et un bistro au départ, d'après la licence. Mais ce bistro faisait-il dans la res-

tauration ou dans l'hôtellerie ? Ou les deux à la fois ? Était-ce exactement au même endroit ? Nul ne sait plus très bien. Et puis nul n'a très envie d'enfermer le temps dans une bouteille, serait-elle millésimée. Ainsi naissent les mythes, les contes et les légendes. Au tout départ, le méchant loup de la fable avait sûrement de grandes dents, mais les avait-il aussi longues qu'on l'a prétendu ? On s'en plaindrait s'il y avait lieu de s'en plaindre, c'est-à-dire dans le contexte des Routiers, si l'assiette n'était pas éloquente. Il se trouve qu'elle l'est, éloquente, grandement et historiquement, mais qu'elle est aussi goûteuse, consistante et avenante. Alors ? Alors, il était une fois Les Routiers... •

DANIEL CONROD

Les Routiers, 50 bis rue Marx Dormoy. Ouvert tous les jours sauf le dimanche.

LA MÈRE CATHERINE, LE PREMIER BISTRO

L'auberge La mère Catherine est apparue en 1793 quand la citoyenne Catherine Lamotte acquit ce qui était alors un presbytère vendu comme bien national. Danton s'y serait attablé avec Félix Desportes, ancien édile de Montmartre de 1790 à 1792, dont la mairie était voisine. Catherine Lamotte tint son affaire jusqu'à l'âge de 76 ans. Elle mourut en 1844 accidentellement, écrasée par une pièce de vin. On y aurait servi chiens et chats pendant la famine de 1870. Le mot bistro serait né dans cet établissement en 1814. Des cosaques y auraient commandé leurs consommations en criant « bystro ! » (« vite ! », en russe). L'explication fait rire les étymologistes. Elle est pourtant revendiquée sur une plaque solennelle apposée en façade, qu'il est actuellement impossible de voir car le restaurant est en rénovation. La bâtisse étant totalement évidée, les murs à vif sont ceux des premiers jours. Qui sait si on n'y trouverait pas l'ADN de Danton ?

C.A.

LE VIEUX CHALET, UN SECRET BIEN GARDÉ

Allez, on vous la donne, cette adresse si peu connue. Les touristes n'y entrent que rarement. Ce restaurant, qui date de 1903, est tenu par la même famille depuis 70 ans.

La clientèle d'habitues est singulièrement peu bavarde au sujet de cette adresse. À deux pas de la place du Tertre, dans une des rues les plus grouillantes de Montmartre, se trouve le discret Vieux Chalet. À se demander si sa devanture des plus anodines n'est pas l'aboutissement d'un camouflage délibéré. Pas facile non plus de le repérer en hiver puisque, tout comme l'ours, Le Vieux Chalet hiberne de décembre à mars. Ses ouvertures sont alors condamnées par d'épais volets de bois.

En 1903, Adèle Decerf plus connue sous le nom de Mère Adèle, venait de céder son Lapin Agile à Aristide Bruant. Avec le produit de la vente, elle acheta une vieille baraque en planches, installée sur un terrain de la Ville, qui devint ce fameux Vieux Chalet. Vers 1910, elle y recevait Guillaume Apollinaire, Max Jacob, Pierre Mac Orlan. Neuf ans plus tard, âgée de 70 ans, la mère Adèle vend son affaire à une certaine Nini-la-Trouille. L'écrivain Victor Leca

commentait en 1913 : « Au n°14 bis de la rue Norvins est situé Le Vieux Chalet, qui n'a rien d'antique ni de solennel, mais qui ne manque pas de célébrité ».

Démonté et remonté

En 1948, Robert Philippe, originaire de la Côte d'Azur, arrive à Montmartre. « C'est à cette époque que mon père a repris l'établissement. J'ai aujourd'hui 85 ans et je le tiens avec ma compagne Paule, de cinq ans ma cadette. » Robert parle doucement : « Vous savez, j'ai rencontré Paule il y a près de 55 ans. Elle est née rue des Saules et connaît toute l'histoire du quartier ». À la fin des années 1940, le pittoresque chalet a été déplacé de quelques mètres, démonté et remonté à l'identique.

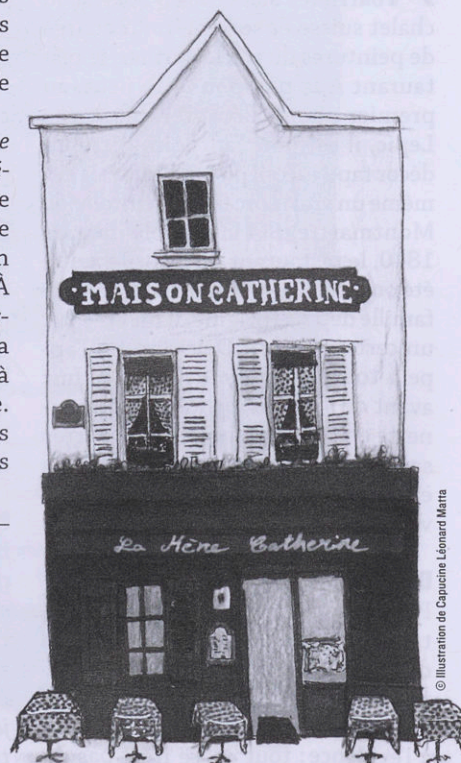
La salle à manger de 30 couverts évoque une auberge rustique : boiseries murales sculptées, trophées de chasse et vieilles gravures ainsi que de vénérables casseroles de cuivre. Des poutres et des tomettes parachèvent

la tonalité campagnarde. Les tables sont toujours fleuries et dressées sans chichi : vaisselle de faïence ancienne aux motifs floraux sur des nappes de Vichy rouge et blanc.

Robert poursuit : « Les clients se connaissent, s'interpellent par leur prénom, parlent de table à table ». Derrière le comptoir, surprise : une grande baie vitrée dévoile un luxuriant jardin bucolique aux airs un peu négligés. À la belle saison, les éclairés Montmartrois s'y ruent pour se sustenter – la cuisine est simple et savoureuse – à la fraîcheur de l'abondant feuillage. Voilà, maintenant vous savez, mais patience, l'idyllique pavillon de bois ne rouvre que le mois prochain ! •

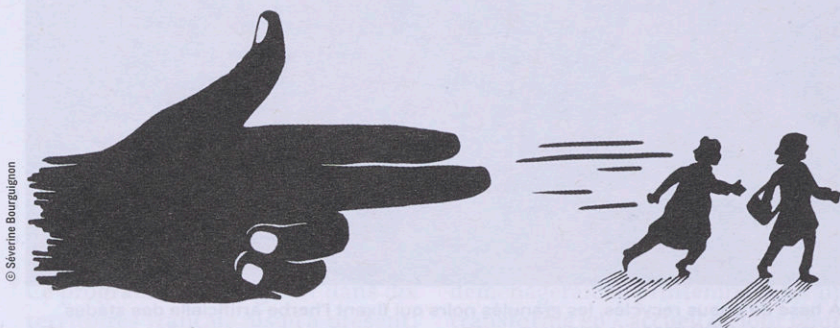
CHRISTIAN ADNIN

Le Vieux Chalet, 14 bis rue Norvins. Ouvert à partir de mars, du mardi au dimanche midi.



© Illustration de Capucine Léonard Maris

CECI N'EST PAS UN JEU



Ce que révèle une série d'agressions dans le quartier de La Chapelle.

Les faits remontent à la fin du mois de novembre. À une semaine d'écart, deux femmes sont violemment agressées par un groupe de jeunes dans la rue Boucry, à côté de la place Hébert. L'une d'elles tombe au sol. L'une et l'autre sont dépouillées de leur sac. Ces agressions ont lieu, la première, en milieu de soirée, la seconde, en tout début de soirée. Les agresseurs n'éprouvent pas le besoin de se dissimuler, ou si peu. Ce sont, d'après la police et de nombreux témoignages d'habitants, des mineurs habitant le quartier.

Plainte est déposée par les deux femmes au commissariat de la Goutte d'Or. Aux plaintes s'ajoutent arrêts de travail, séjours aux urgences et autres examens médicaux par voie de conséquence. Dans les jours qui suivent, l'émotion faisant, quelques témoignages apparaissent qui attestent d'autres agressions survenues plus discrètement les jours précédents dans le même quartier : rues des Roses/de La Madone/Boucry/Jean Cottin. S'agissant de ces agressions, pour ce que l'on peut en savoir, elles n'ont pas fait l'objet d'un dépôt de plainte au commissariat de police, comme cela est assez fréquent.

Figurer sur Facebook

Très vite après les événements, Facebook entre en scène. Des photos et des récits circulent sans que l'anonymat des protagonistes soit particulièrement protégé. Les agresseurs y sont labellisés « gang des doudounes à mille euro ». Rien là qui doive les contrarier. Au contraire. Figurer sur Facebook, en devenir des personnages, de nos jours c'est une marque de reconnaissance, sinon d'existence et de visibilité sociale. C'est ainsi que se construisent les légendes urbaines à l'ère du numérique et des réseaux sociaux. On objectera que revenir sur ces événements quelques semaines plus tard sert tout autant à les magnifier ou à leur donner une manière de statut ?

C'est le risque et c'est l'argument récurrent de plusieurs des acteurs sociaux, culturels ou politiques de l'arrondissement : moins on parle de ces histoires, mieux c'est. Le raisonnement se tient si l'on pose l'enjeu de l'accès à la visibilité sociale comme ressort majeur de nombre de ces agressions. Encore que...

Il se trouve que connaissant indirectement les deux femmes agressées – au fait, pourquoi des femmes ? – je peux et veux ici témoigner de la gravité des traumatismes occasionnés par ces violences d'un quotidien un peu trop quotidien : dégâts professionnels, dommages corporels, atteintes à l'intégrité psychique de la personne, dépressions et autres états de désarroi.

Ennui et consumérisme

Ceci n'est pas un jeu. Qui le dit à voix haute ? Qui le porte ? Qui éduque ? Qui explique la différence entre le réel et la fiction ? Qui s'occupe de ce que sera pour les mois à venir la vie au quotidien de ces deux femmes et de celles et ceux qui n'osent pas déposer plainte par peur de représailles ? Mais il y a autre chose qui concerne la capacité, sinon le désir, que nous avons de

vivre dans un quartier les uns à côté des autres. Vivre ne voulant pas dire nécessairement s'aimer, mais simplement ne pas ajouter aux malheurs du monde. Juste cela.

Il se trouve qu'à une encablure de la place Hébert, l'esplanade Nathalie Sarraute/halle Pajol est depuis quelque temps, et avec des intensités variables (on y reviendra prochainement dans *Le 18^e du mois*) selon les heures, les jours et les semaines, le théâtre de toutes sortes de petites et grandes incivilités et de poussées éruptives parfois très violentes. En témoignent singulièrement les graves incidents survenus à l'intérieur de la bibliothèque Vaclav Havel, le mercredi 3 janvier à l'heure de la fermeture, lorsqu'une bande de jeunes du quartier a refusé de quitter les lieux et s'est livrée à des insultes, menaces et agressions physiques contre des membres du personnel.

Deux femmes d'un côté, une bibliothèque et son personnel de l'autre. Rien à voir a priori ? Si, l'histoire est à peu près la même. Elle raconte l'ennui des adolescents, l'égotisme débridé et la fringale consumériste qui les minent, l'absence de limites au moi contemporain, sa toute-puissance, la fin des emplois aidés, la déqualification du travail social et de ses acteurs, le très ordinaire et patient délitement des services publics. Elle raconte les mots du politique et de l'art qui font défaut, éclipsés par la langue de bois et des statistiques, désormais chargée de représenter le monde et la vie des gens. •

DANIEL CONROD

UN GROUPE PRO LRM AU CONSEIL DU 18^E

Trois élus au conseil d'arrondissement du 18^e viennent de faire sécession en créant un nouveau groupe sur les positions des « démocrates-progressistes en soutien au gouvernement » au Conseil de Paris. Ils ont ainsi affirmé leur proximité avec les choix du président de la République.

Deux d'entre eux avaient été élus sur la liste des socialistes et apparentés. L'un, Félix Beppo, adjoint au maire du 18^e chargé de la voirie, des transports et des déplacements, était déjà entré en dissidence lors des dernières élections législatives, en se présentant contre la candidate investie par le PS, Myriam El Khomri. L'autre, Didier Guillot, conseiller de Paris chargé de l'enseignement supérieur, de la vie étudiante et de la recherche, avait rendu sa carte du PS en 2016 et rejoint, depuis plusieurs mois, le groupe démocrates-progressistes au Conseil de Paris.

La troisième, Fadila Mehal, UDI-MODEM, est conseillère de Paris élue dans le 18^e sur la liste LR et apparentée conduite par Pierre-Yves Bournazel, lui-même « républicain constructif » soutenant le gouvernement. Elle aussi avait rejoint le groupe démocrates-progressistes depuis plusieurs mois.

MARIE-ODILE FARGIER

SUR L'AGENDA

SAMEDI 3 FÉVRIER

Contes

Soirée avec le collectif Contes à croquer, Henri Gougard et son équipe, de 19 h 30 à 22 h 30 au Petit Ney, 10 avenue de la porte de Montmartre. 10 €, ou 17 € avec dîner végétarien. Réservation conseillée. 01 42 62 00 00.

MARDI 6 FÉVRIER

Exporter la révolution

Conférence-débat sur les mouvements révolutionnaires de 1848 et 1871 en Europe (avec Sylvie Aprile) et à l'Est (avec Sophie Coeuré). Séance animée par Quentin Deluermoz. Entrée libre. En mairie de 18 h à 20 h 30.

JEUDI 8 FÉVRIER

Campus Condorcet

Réunion publique sur la création de ce campus universitaire dans les nouveaux quartiers Paris Nord-Est. Salle des fêtes de la mairie à 18 h 30.

VENDREDI 9 FÉVRIER

Atelier chorale

Un moment autour des chansons de Julie Andrews, ouvert à tous pour découvrir ou redécouvrir le plaisir de chanter ensemble. La chorale sera dirigée par Gabriel Caratini, professeur au Conservatoire. Au Louxor, 170 bd Magenta à 19 h 30.

SAMEDI 10 FÉVRIER

Bonne Tambouille

Le joyeux rendez-vous mensuel avec petit marché et animations, place Mac Orlan de 10 h à 14 h.

Écriture au féminin

Atelier et scène ouverte de slam animés par le collectif SLAM ô Féminin de 17 h à 23 h au Petit Ney, 10 avenue de la porte de Montmartre. Entrée libre. Dîner possible sur place sur réservation. 01 42 62 00 00.

LUNDI 12 FÉVRIER

Copropriété

Lancement du guide de la copropriété pour aider les habitants du 18^e concernés à connaître leurs droits et obligations. En mairie à 19 h.

MARDI 13 FÉVRIER

Économies circulaires

Débat sur le pari de la durabilité contre l'obsolescence programmée des produits, de 18 h 30 à 20 h à La Recyclerie, 83 bd Ornano. Gratuit sur inscription.

GAZONS MAUDITS ?

L'inquiétude pointe autour d'éventuels risques sanitaires liés aux pelouses synthétiques des stades.

Une enquête publiée dans le magazine spécialisé *So foot* en novembre dernier alerte sur le risque sanitaire qui pèserait sur les usagers de stades revêtus de pelouses synthétiques. Dans l'arrondissement, trois terrains de sport en sont équipés : Poissonniers, Bertrand Dauvin et Fillettes.

Le matériau pointé du doigt, ce sont les petits granulés noirs qui permettent aux brins de plastique mimant le gazon de rester droits. Ils se collent à la peau (et aux éventuelles plaies des joueurs, plus fréquentes car les pelouses synthétiques peuvent provoquer des brûlures lors des glissades), aux vêtements, et sont transportés avec les tenues de sport, se disséminant peu à peu dans l'environnement.

Arsenic, plomb, etc.

Or ces granulés, issus de pneus recyclés, renferment plus de 190 substances toxiques ou cancérigènes, telles que l'arsenic, le plomb ou en-

core le chrome, selon l'enquête très fouillée de *So foot*. Des spécialistes s'inquiètent également des risques d'asthme, liés à l'inhalation de ces composés très volatils, et de réactions allergiques. En 2014, une entraîneuse américaine avait recensé une soixantaine de cas de cancer du sang chez des joueurs – pour la plupart des gardiens de buts – ayant exclusivement joué sur des terrains synthétiques. Il n'existe pour l'instant pas d'étude scientifique prouvant la corrélation médicale.

Mais certains élus de la capitale et de l'arrondissement s'inquiètent. Ainsi, lors du Conseil de Paris du 9 novembre, le groupe des élus écologistes, soutenu par l'exécutif, a obtenu l'adoption d'un vœu relatif à ces terrains. Ils ont demandé une analyse toxicologique des granulés composant les terrains municipaux et que la Ville de Paris saisisse en parallèle l'Etat pour la réalisation



À base de pneus recyclés, les granulés noirs qui fixent l'herbe artificielle des stades contiennent 190 produits toxiques.

d'une étude sanitaire. Il s'agira de prendre en compte les différentes technologies existantes et d'évaluer la pertinence des matériaux alternatifs. Tout projet d'aménagement devra être suspendu dans l'attente des résultats de ces enquêtes. « Il est encore un peu tôt pour savoir ce qui a été fait mais nous poserons les questions requises » explique Yves Contassot, conseiller de Paris Europe Ecologie Les Verts.

Interrogé par téléphone, un entraîneur de foot travaillant dans l'arrondissement avoue ne pas être au-

courant d'un risque quelconque. « Les petites billes permettent au contraire de bien amortir les chutes, observe-t-il, et aucun de nos joueurs ne s'est plaint. » Quant aux terrains du Five, les stades de jeu à cinq de la porte de La Chapelle, ils sont bien équipés de pelouses synthétiques. « Mais nos terrains indoor ne comportent pas ces billes à base de pneus recyclés », assure Marc, le responsable marketing. L'entreprise ne s'inquiète donc pas d'un risque éventuel. •

SANDRA MIGNOT

LE CRACK FAIT CRAQUER LES AGENTS DU MÉTRO

À cause de la présence de toxicomanes agressifs dans certaines stations, des conducteurs ne marquent plus l'arrêt.

C'est l'augmentation des agressions, principalement au nord des lignes 4 et 12, qui a déclenché notre mobilisation puis le buzz médiatique sur la présence de fumeurs de crack dans le métro, » explique Jean-Marc Judith, conducteur sur la ligne 4 et délégué syndical UNSA-RATP. « J'ai toujours vu ces silhouettes de « crackeurs » poursuit celui qui a commencé il y a 15 ans sur la ligne 12, avant de passer sur la 4. Mais il y avait une sorte de coexistence pacifique. » Puis, il y a eu cette conductrice traumatisée par une agression grave envers un voyageur juste derrière sa cabine. « Elle a demandé sa mutation sur une autre ligne, précise Jean-Marc. Récemment, des conducteurs ont refusé de marquer l'arrêt à Marcadet-Poissonniers, car ces toxicomanes sont imprévisibles. Et l'arrivée des dealers dans les couloirs et stations a changé la donne. Les usagers de drogue achètent sur place, il leur faut de l'argent sur place. »

À Marcadet-Poissonniers

Marcadet-Poissonniers est particulièrement concernée, du fait du long couloir de correspondance où les achats peuvent avoir lieu à l'abri des

caméras. Les agents de la RATP ont demandé un meilleur maillage des contrôles entre la Brigade des réseaux franciliens de la Préfecture de Police (PP) – qui cible en premier lieu les vendeurs – et le Groupe de protection et de sécurisation des réseaux de la RATP. Et c'est ce qui a été annoncé le 19 janvier lors d'une table ronde réunissant les quatre syndicats représentatifs de la RATP avec sa direction générale et les services de la PP. En outre, le préfet de police et le procureur de la République ont convenu de mieux associer le Parquet de Paris dans l'élaboration et la mise en œuvre du plan Stups 2018. Ce dernier créera un Groupe local de traitement de la délinquance, placé sous l'autorité du procureur. Cette réunion a aussi révélé qu'entre janvier 2016 et décembre dernier, 400 affaires liées au trafic de crack ont été traitées, 283 vendeurs et 406 consommateurs de drogues ont été interpellés.

« Mais le volet répressif ne suffit pas, précise Dominique Demangel, conseillère déléguée du 18^e, en charge de la santé et de la lutte contre les toxicomanies, les fumeurs

de crack sont les plus désinsérés, désocialisés de tous les toxicomanes. On les retrouve dans le métro car il y a de moins en moins de jachères urbaines en surface où s'abriter. Les évacuer n'a pas de sens, ils reviennent aussitôt. Il nous faut réfléchir et agir ensemble, RATP, SNCF, arrondissements concernés et communes limitrophes, comme au début des années 2000. »

Quatre maraudes

Pour permettre aujourd'hui une prise en charge sanitaire et sociale de ces personnes, une convention a été signée fin novembre 2017 entre la Préfecture de Région, la RATP et les CAARUD (Centres d'accueil et d'accompagnement à la réduction des risques des usagers de drogue) placés sous la houlette des associations Gaïa, Aurore-Ego, Nova Donna et Charonne. « Notre travail auprès des usagers du crack débute par quatre maraudes sur la ligne 12 en priorité, précise Ysabel Roux, chef de service des CAARUD et coordinatrice du dispositif. Le jeudi matin nous sommes avec les agents RATP des stations. Les mardi et vendredi

après-midi nos travailleurs sociaux circulent seuls, de même que le mercredi soir lorsque notre bus est positionné devant la sortie de la station Marx Dormoy. Cela permet à notre public de remonter à la surface pour se restaurer ou boire un café. » L'objectif est de « créer la mobilité » selon les termes d'Ysabel Roux : proposer un accompagnement vers un hébergement, permettre un accès au soin ou à l'hygiène... Un long travail où les rechutes sont nombreuses.

Manque d'hébergement

Ysabel Roux note des progrès dans le travail régulier réalisé avec les agents du métro et permettant de rentrer en contact plus facilement avec les toxicomanes. Elle relève aussi les difficultés liées au manque de places d'hébergement et pointe une difficulté supplémentaire depuis la fermeture fin octobre de la Boutique, le CAARUD de la porte de La Chapelle. « C'était un espace mixte d'accueil qui manque cruellement, comme fait défaut « une salle d'inhalation » spécifique à ce type d'addiction, à l'image de la salle d'injection près de la gare du Nord. » La coordinatrice sait les moyens financiers nécessaires, elle sait aussi qu'en l'état actuel de la législation, une telle salle n'est pas possible, mais elle conclut, optimiste : « On peut agir pour faire changer la loi ». •

BRIGITTE BATONNIER

LE 18^E DANS LES VŒUX D'ANNE HIDALGO

La maire de Paris annonce une série de projets pour l'arrondissement.

Lors de la cérémonie des vœux aux Parisiens, Anne Hidalgo a présenté, sur un ton résolument optimiste, plusieurs évolutions qui concernent notre arrondissement. Le 18^e devrait ainsi bénéficier à son tour de l'expérimentation *Territoire zéro chômeurs* déployé actuellement à Paris le seul 13^e arrondissement. Ce programme, en vigueur dans dix territoires français jusqu'à présent, consiste à encourager le développement d'entreprises à but non lucratif en leur attribuant, en échange du recrutement de demandeurs d'emploi, les aides qui auraient dû être versées à des chômeurs.

Innovations et rénovations

Côté scolaire, de nouveaux revêtements de sol seront installés à la rentrée 2018. « Pour partie végétaux, économes en énergie, plus frais en été et 100 % perméables à l'eau de pluie », les sols de cours d'école Oasis équiperont d'abord trois sites pilotes, dont un dans le 18^e. Le programme Tous mobilisés, qui soutient les établissements prioritaires, et notamment l'école Poissonniers et le collège Da-

niel Mayer, sera poursuivi. Pour les plus jeunes également, les « ludomobiles, ces ludothèques mobiles très appréciées des familles, seront présentes dans chaque arrondissement ».

Sans préciser sa prochaine localisation, Anne Hidalgo a indiqué que le Centre de premier accueil pour migrants de la porte de La Chapelle déménagerait au printemps et serait transformé en « accueil de jour pour personnes sans abri et migrants ». Le prolongement jusqu'à la porte d'Asnières du tramway T3 qui traverse le nord de notre arrondissement sera inauguré en fin d'année. Et les travaux de rénovation des espaces publics du quartier Francis de Croisset devraient être également achevés.

La ferme urbaine de 7 000 m² sur un toit du quartier de Chapelle international sera inaugurée.

Participation citoyenne

Une concertation baptisée *Plus belle Paris* devrait permettre aux Parisiens de décider, dans chaque arrondissement, d'un lieu à même de bénéficier d'une intervention

artistique.

La maire a également annoncé la création d'un espace santé mobile qui se déplacera dans tous les quartiers de Paris. Et elle entend développer sur une dizaine d'autres sites l'opération participative entamée dans le quartier Dejean fin 2017. Il s'agit d'amplifier cette « nouvelle méthode pour traiter avec les Parisiens les lieux de notre ville qui concentrent le plus de problématiques de propreté et d'incivilités ». Enfin Anne Hidalgo a annoncé l'organisation d'une « Nuit de la solidarité », qui devrait se dérouler mi-février. « Nous irons à la rencontre et nous dénombrerons l'ensemble des personnes qui dorment dans les rues de Paris. Cela nous permettra d'identifier précisément les besoins, notamment combien de places d'hébergement doivent encore être ouvertes pour répondre à la demande. Cette démarche sera encadrée par les associations et associera tous les Parisiens qui le souhaitent. Nous avons besoin de 1 000 personnes. » À bon entendeur, n'hésitez pas à proposer votre aide! •

SANDRA MIGNOT

DES CRÈCHES SUR DES SOLS POLLUÉS

L'association Robin des bois publie un guide sur les risques liés à la pollution du terrain dans les crèches et garderies. Cinq établissements du 18^e sont concernés, même s'ils ne sont pas les plus gravement touchés.

C'est un rapport qui fait peur à lire : à Paris, 40 crèches, haltes garderies et jardins d'enfants ont été construits sur d'anciens sites industriels dont les sols étaient plus ou moins gravement pollués. Hydrocarbures, solvants chlorés, plomb : ces résidus sont dangereux pour le cerveau, le squelette, le système endocrinien des enfants. Or, la contamination des sols est préoccupante pour 28 de ces établissements destinés aux tout petits. Une surveillance régulière est prescrite pour 21 d'entre eux et l'état des sept autres nécessite des travaux importants. Ces informations alarmantes ont été rendues publiques par l'association de défense de l'environnement Robin des bois.

Des solutions difficiles

Cinq établissements du 18^e font partie des sites « à surveiller » : la crèche municipale Bernard Dimey ; le jardin d'enfants Marcadet ; la halte garderie

l'Araignée gentille square Ornano ; la halte garderie Babilou rue Gabrielle ; le jardin maternel associatif du Centre israélite de Montmartre (à ne pas confondre avec la crèche de ce centre qui, elle, n'est pas concernée). Les conséquences de ces pollutions diffèrent selon qu'il s'agit de particules restant dans les sols (résidus métalliques d'anciennes forges par exemple) ou de composés volatiles qui se diffusent dans l'air, voire dans l'eau (comme les solvants et les hydrocarbures). Dans le premier cas, la solution consiste à recouvrir les sols de revêtements solides et entourer de barrières infranchissables par les enfants les pelouses et plates bandes. Dans le second cas, il faut extraire les sources de pollution, ce qui impose de gros travaux et une longue fermeture des établissements.

La Ville de Paris se veut rassurante, affirmant qu'elle suit de près l'évolution de la situation et qu'en cas de

danger avéré, elle procédera à des fermetures. Ce qu'elle a d'ailleurs fait pour une halte-garderie dans le 10^e fermée cet été. Même réponse de Violaine Trajan, adjointe au maire du 18^e, en charge de la petite enfance et de la protection de l'enfance.

Des établissements discrets

Des cinq établissements concernés, seul le Centre israélite de Montmartre donne des informations précises : « L'emplacement de notre jardin maternel était autrefois occupé par un restaurant et une imprimerie, indique son directeur, M. Amar ; nous avons reçu le bilan en juillet dernier et il est satisfaisant : les dalles construites en vue de notre installation isolent des éventuelles émanations de polluants mais il faut veiller à les maintenir en bon état. » Ailleurs pas de réponse, ou bien on semble découvrir le problème. On comprend d'autant mieux la décision de Robin des bois de « sortir des tiroirs » des études jamais communiquées aux parents, pourtant les premiers concernés. •

MARIE-ODILE FARGIER

SUR L'AGENDA

JEUDI 15 FÉVRIER

Nuit de la solidarité

Travailleurs sociaux et Parisiens bénévoles arpenteront les rues pour tenter de recenser le nombre de personnes à la rue dans le 18^e. Rendez-vous à 21 h à la mairie pour former les groupes et organiser les maraudes nocturnes de plusieurs heures dans tous les quartiers de l'arrondissement.

Don du sang

L'Établissement français du sang en a grand besoin. En mairie de 15 h à 19 h dans la salle des fêtes.

DU 19 FÉVRIER AU 2 MARS

Vacances créatives

- Les ateliers Marcadet-Art Exprim organisent quatre stages : éveil artistique, dessin, sculpture et BD. 100 à 150 € pour cinq demi-journées sur une semaine, 87-89 rue Marcadet. Inscription sur place ou sur contact@art-exprim.com ou 01 42 62 18 08.

- Au Centre Rosa Parks, activités pendant toutes les vacances pour les 6-11 ans et les 12-17 ans. S'inscrire sans tarder : centre@rosaparks.paris, 01 42 85 85 88, 219 bd Mac Donald.

MERCREDI 21 FÉVRIER

Verdun

Commémoration de la grande bataille de la Première guerre mondiale à 10 h dans le hall de la mairie.

VENDREDI 23 FÉVRIER

Quizz

Grand jeu (deux à trois heures !) sur le thème du théâtre tel qu'il apparaît dans une vingtaine d'extraits de films. À 19 h 30 au Louxor, 170 bd Magenta, gratuit sur inscription : reservation@cinemalouxor.fr

SAMEDI 24 FÉVRIER

Troc livres

On donne, on prend, on partage ses livres aux Aprem' du livre du centre Rosa Parks pendant que les enfants profitent de leur coin lecture. De 14 h à 17 h, 219 bd Mac Donald.

LUNDI 26 FÉVRIER

Consommation collaborative

De la petite entreprise de Repair café jusqu'à Uber, la consommation collaborative est-elle durable ? De 18 h 30 à 20 h à La Recyclerie, 83 bd Ornano. Gratuit sur inscription.

BELLES DE BUTTE

Le 18^e élit aussi ses Miss.
Rencontre avec Aurélie et sa
première dauphine Sara.

Au théâtre Galabru, soirée particulière : on s'apprête à accueillir les neuf candidates et les cinq membres du jury pour l'élection de Miss Montmartre 2018. Préparation de ces demoiselles, effervescence... Trois petits tours pour les candidates : l'un en robe de ville, le suivant en maillot de bain et enfin un dernier en robe de soirée, suivis d'une présentation personnelle. A été élue Miss Montmartre pour l'année 2018 : Aurélie Marqués. Aurélie, 25 ans, infirmière, s'est inscrite à l'événement à travers les réseaux sociaux. « J'ai voulu relever un défi personnel. Bientôt atteinte par la limite d'âge pour concourir, j'ai voulu voir, participer et j'ai gagné. C'est une satisfaction toute personnelle que je ne renouvellerai pas, préférant privilégier mon métier que j'adore et qui me satisfait pleinement. »

Sa dauphine, Sara Chemoun, 19 ans, est étudiante en deuxième année de licence histoire/géographie à l'université Paris-Diderot. « Je me suis également inscrite grâce aux réseaux sociaux, par curiosité. dommage que dans notre contrat, nous n'ayons pas le droit de nous présenter à d'autres concours de beauté. Je suis ravie de cette seconde place et pourquoi ne pas tenter d'être Miss 2019 ? »



Aurélien, à droite, a voulu relever un défi. Sara sa dauphine espère la couronne l'an prochain.

Toutes les deux devront participer à toutes les manifestations de 2018 : la Fête des vendanges, le Carnaval, la Foire du Trône... Leur contrat stipule qu'elles seront les ambassadrices de Montmartre localement, en Ile-de-France, en province, à l'étranger. •

MICHEL CYPRIEN

LE SYNDICAT D'INITIATIVE DÉMÉNAGE

Le syndicat d'initiative de Montmartre s'installe au 7 rue Drevet. Le loyer de son adresse précédente, au 21 place du Terre – l'ancien siège de la Commune libre de Montmartre – était devenu trop cher pour cette association, partenaire de l'Office du tourisme de Paris. Créé en juin 1985 par quatre amoureux de la Butte, dont le galeriste André Roussard, le syndicat d'initiative a pour but d'accueillir les visiteurs, d'informer en proposant par exemple des balades thématiques et, en général, de promouvoir le « village de Montmartre ».

Désormais « un peu à l'écart du tourisme de masse », selon Nadia qui anime le lieu avec une autre salariée, l'équipe voit son travail évoluer. Il est davantage orienté vers des informations sur les artistes et l'histoire du quartier que sur la localisation de tel monument ou bonne adresse. Une dizaine de guides conférenciers spécialisés y sont également inscrits. Tous les mois, il édite un calendrier des fêtes et, outre les balades, développe des produits dérivés, présente des livres et des affiches. On peut aussi acheter le fameux vin de Montmartre !

DANIELLE FOURNIER

Coup de cœur

LE CHARME DISCRET D'UNE BOUTIQUE DE CRÉATRICE

Sacs, trousse, pochettes rivalisent de couleurs et d'originalité, dans une élégante présentation.

Derrière la vitrine encadrée de bleu marine, une cage à oiseaux se balance, abritant « Yasmine », un ravissant sac de tissu velouté couleur nuit, doublé de coton étoilé. L'objet a été créé par Sophie de Seaulieu pour Chez Louissette, sa boutique de sacs à main, pochettes et trousse maison, fabrication 100 % française.

Montmartroise, soucieuse de sa clientèle, essentiellement du quartier, Sophie a fait « la fabuleuse » école de la Chambre syndicale de la haute couture. Elle a d'abord créé des modèles de sacs « pour les copines », puis pratiqué la vente en appartement. Maman de deux enfants, elle imagine trois modèles de sacs par an qu'elle conçoit elle-même, du « patronage » jusqu'aux finitions soignées, assurant une bonne partie de la découpe et du montage. La production est le domaine de la couturière avec laquelle elle travaille dans un atelier à proximité. Qui peut songer qu'au départ, cette jeune créatrice passionnée par son métier, aurait « étudié l'ethnologie » ?

Sur des étagères immaculées, non loin de l'antique caisse enregistreuse au compteur figé, ses sacs forment des farandoles colorées. Composés de tissu microfibre, résistant mais doux au toucher, ils se



déclinent en bleu-canard, gris, violet, noir ou rose indien et sont joliment doublés de rabats de coton liberty contrastants (sur certains paraissent même d'élégants flamants roses).

Qualité et élégance

Les tissus et coloris ne sont pas choisis en fonction des collections de mode de la saison mais sur coups de cœur de la jeune femme, attentive aussi à la qualité des autres matériaux (zip, boutons-déco, passepoil). Les finitions au petit point ajoutent à l'élégance feutrée de la collection exposée.

Discrètement garni de passepoil doré comme tous les autres ouvrages réalisés ici, le sac-boule que l'on porte au poignet, mains libres pour assister à une cérémonie ou aller danser, est très demandé par la clientèle.

Sur un solide comptoir de mercerie ancien à tiroirs, précédant un miroir de cheminée au cadre de bois doré, sont disposés bijoux discrets, petits objets décoratifs ou pratiques pour messieurs, vaisselle pour enfants aux tons pastels. Des « idées cadeaux » issues de créateurs sélectionnés avec soin par Sophie, aidée par Alice et Aline qui, en boutique, choient les sacs, les objets, les vitrines autant que les clientes, qu'elles fidélisent grâce à la qualité de leur accueil. •

JACQUELINE GAMBLIN

Chez Louissette, 26 rue Véron.

DES URITROTTOIRS POUR MESSIEURS PRESSÉS

Sous de jolies jardinières fleuries, la paille des bacs absorbe l'urine et deviendra compost.

Qui ne s'est indigné de voir des hommes « se soulager » sans gêne dans l'espace public et laisser des flaques malodorantes ? Deux designers nantais, Laurent Lebot et Victor Massip, les associés de l'agence Faltazi, ont créé l'uritrottoir, version moderne des vespasiennes d'autrefois. Ces urinoirs en plein air fonctionnent comme des toilettes sèches, avec un bac de sciure ou de la paille. Au bout d'un certain temps, la paille imprégnée donne du compost et la chimie opère : le carbone de la paille, mêlé à l'azote de l'urine, permet de freiner la production d'ammoniac et donc d'éviter les mauvaises odeurs.

Une sonde connectée à l'entreprise chargée de la manutention permet aux techniciens de savoir quand le bac est plein (environ 500 utilisations). Son contenu rejoint alors un composteur qui permettra d'enrichir jardins et jardinières. Car pour fondre l'objet dans le paysage, une jardinière fleurie camoufle le tout. Écolo et amusant ? Peut-être, mais les intéressés ne pourraient-ils pas se soulager ailleurs que dans la rue ?

Bientôt dans le 18^e

Après un test mené gare de Lyon, les uritrottoirs vont faire leur apparition dans les lieux où les noctambules sont nombreux, dont le boulevard de Clichy. Le coût de l'opération sera financé grâce à des crédits du budget participatif 2016. « L'expérimentation va durer trois mois. Si c'est concluant, nous installerons d'autres uritrottoirs », explique l'adjoint parisien chargé de la propreté. Par ailleurs, la mairie de Paris intensifie la lutte contre les pipis sauvages. Entre janvier et septembre 2016, 1 626 procès-verbaux ont été dressés. Depuis la mise en place de la brigade anti incivilités en septembre 2016, le nombre a bondi de 127 % pour atteindre 3 691 PV. Le montant de l'amende est de 68 €. Le nombre de sanisettes devrait lui aussi augmenter : les uritrottoirs ne sont pas accessibles aux femmes ni aux personnes à mobilité réduite, même si la construction de prototypes est annoncée. •

DANIELLE FOURNIER

APPEL À PROJET ARTISTIQUE

FGO Barbara, le Petit Bain et les Trois Baudets sont désormais réunis sous le label Scène des musiques actuelles (SMAC). Ensemble, ces trois structures ont lancé un appel à projet pour une résidence culturelle qui court jusqu'au 25 février. L'appel invite à s'inspirer de la phrase « J'ai deux amours, mon pays et Paris », extraite de la chanson de Joséphine Baker. Le thème pourra être librement interprété et se décliner sous différentes approches (purement musicales, visuelles, théâtralisées, etc.). Les projets pluridisciplinaires et/ou comportant une proposition scénographique feront l'objet d'une attention particulière. L'objectif sera de proposer une/des représentation(s) pour l'automne 2018.

Pour en savoir plus et postuler : www.lestroisbaudets.com/smac-bcube/

SAUVER LA FAÇADE DU 9 RUE NORVINS

L'Association de défense de Montmartre et du 18^e arrondissement (ADDM) a lancé une pétition afin de préserver la façade de la boutique du 9 rue Norvins. Le café-boulangerie qu'elle abritait a en effet été remplacé par un

magasin de souvenirs bon marché (lire notre n° 256) qui aurait « totalement défiguré » l'aspect extérieur de cet établissement autrefois peint par Utrillo, sans aucune autorisation officielle.

Craignant que celle-ci ne soit accordée a posteriori par la direction de l'urbanisme, l'ADDM cherche donc à obtenir le maximum de signatures pour que la vitrine soit remise en l'état. La pétition est en ligne sur le site : www.avaaz.org



France Gall sous des monceaux de fleurs

La chanteuse a été inhumée le 12 janvier au cimetière de Montmartre, aux côtés de Michel Berger et de Pauline Hamburger, leur fille. Tous à proximité du père du chanteur qui était né dans l'arrondissement. Si les obsèques se sont déroulées dans l'intimité, depuis cette date, les hommages du public se prolongent. « Ses chansons représentent vraiment des temps forts de nos vies, explique Marina, originaire de Lille et en visite à l'occasion d'un week-end parisien. Alors on en profite pour déposer une rose. »

© Jean-Claude N'Diaye

DANGADA, UNE MUSIQUE ENTRE TRADITION BURKINABÉE ET MODERNITÉ OCCIDENTALE

Sous son tout nouveau label, Gigantonium sort un premier album, celui du chanteur burkinabé Simon Winsé.

L'idée est de faire se rencontrer les instruments : le n'goni, l'arc-à-bouche ou encore la flûte peule avec des instruments plus contemporains et occidentaux, guitare basse électrique et violon », raconte Delphine Joussain, la fondatrice de Gigantonium. Cette association implantée dans le 18^e ajoute ainsi une corde à son arc. Outre l'organisation d'événements tels « La culture avec un gros Q » (lire notre numéro 255), l'équipe vient tout juste de sortir sous son label un premier album, « Dangada » (joie en français) de Simon Winsé. Il a été présenté lors d'un concert au centre FGO-Barbara.

Un album métissé

Cet album est né d'une rencontre entre le chanteur burkinabé et le violoniste Clément Janinet, qui joue du classique, du jazz, des musiques improvisées, mais également beaucoup de musiques africaines. C'est aussi l'occasion pour Simon Winsé de remettre au goût du jour l'arc-à-bouche, un instrument en voie de disparition dans son village. « Les jeunes n'en jouent plus, car lorsqu'ils en jouent, les filles se moquent d'eux. Ils passent pour des « villageois »,

ils ont honte », confie-t-il au site africavivre.com. Originaire du pays San au nord-ouest du Burkina Faso, Simon Winsé s'est fortement inspiré de la musique de son village. Album métissé, « Dangada » mélange la musique traditionnelle samo avec une pincée de jazz, de rock et de blues du désert. « Je chante en samo, mais également en mooré et dioula, les deux autres langues majeures du Burkina Faso. Je raconte l'histoire d'un peuple, l'avenir d'une jeunesse, les légendes où la richesse réside dans l'homme », explique le chanteur.

Un sentiment de bonheur

Tous les titres sont des compositions originales de Simon Winsé. Ses textes évoquent l'amour, les mauvais traitements à l'école, les inégalités hommes/femmes. « L'important pour moi dans la musique est de toucher une personne, de susciter un sentiment de bonheur chez elle. Quand on joue au village, les gens éprouvent une joie telle qu'ils oublient tous leurs soucis. »

Après « Dangada », le label prépare la sortie de deux autres albums, que Delphine Joussain accompagne à travers Gigantonium. « Ces groupes s'essaient à de nouvelles formes de musique d'inspiration et d'influence multiples. Je trouve l'approche noble et ça vaut le coup d'aider à ne pas ressortir ce qui existe déjà ailleurs. » •

SAMUEL CININNATUS

UN TERRAIN DE JEU À TROIS TÊTES

L'association Gigantonium est née à la fin de l'année 2016. Au départ, son objectif était d'organiser des événements nomades rassemblant plusieurs disciplines : la musique et la cuisine, l'œnologie ou diverses formes d'art. « Je voulais réunir tout ça dans un concept, explique Delphine Joussain. Du coup dans les soirées « La culture avec un gros Q », on trouve généralement deux à trois groupes de musique de styles variés. Mais aussi Marc Fèvre, qui est un peu un passeur de vin naturel. C'est comme un booker avec des groupes de musique, mais au lieu de placer des musiciens dans un festival, lui il propose des vins. » Au fil des mois, Gigantonium a élargi ses activités avec le développement de projets artistiques et son propre label. « C'est un peu un terrain de jeu à trois têtes, dans lequel un groupe va pouvoir se mouvoir à la mesure de ses besoins, » conclut Delphine Jessain.

UN PETIT COIN DE PARADIS

Karine veut faire de son tout nouveau salon de beauté oriental un havre de bien-être à prix sages.

Un petit bout de paradis oriental s'est installé en décembre dernier rue Stephenson. Djena signifie en effet paradis en arabe, et c'est pour donner à ses client(e)s un avant-goût de l'Éden que Karine a choisi d'appeler son institut de beauté *Le jardin de Djena*. Cette jeune femme de 25 ans a grandi à la Goutte d'Or et souhaitait depuis longtemps y ouvrir un salon. « Il fallait aller assez loin pour trouver une esthéticienne et j'avais aussi envie d'apporter de belles marques par ici. Je travaille par exemple avec les produits de la Sultane de Saba dont les salons ne se trouvent que dans les beaux quartiers. »

Il aura fallu sept ans à Karine pour concrétiser son rêve. « Après mes études d'esthétique, je suis allée travailler dans le restaurant de ma mère pendant plusieurs années. Puis, quand je me suis sentie prête à monter ma propre affaire, j'ai d'abord collaboré avec des salons et à domicile pour apprendre les nouvelles techniques, mais aussi commencer à me constituer une clientèle. » Le Jardin de Djena est aussi une affaire



Dans le joli décor du Jardin de Djena, des produits de beauté de qualité et des soins attentifs.

de famille pour laquelle Karine est épaulée par sa tante Rachida qui assure des soins, mais surtout une grande partie des tâches administratives.

Soins aux fleurs et savon noir

Le credo de Karine ? Des produits bio, orientaux, dans un environnement agréable et à des prix abordables. « Je veux que les gens du quartier puissent venir. C'est pour ça que l'on ne prend pas trop de marge sur nos cosmétiques et que les tarifs des soins sont très raisonnables. » Dans son offre, on trouve ainsi des produits bio importés directement du Maroc : savon noir, extraits de rose, de fleur d'oranger, rhasoul, savon d'Alep, rouge à lèvres à la poudre de pétales de coquelicot... et des marques telles que la

Sultane de Saba, Caudalie, Nuxe ou Estée Lauder... Côté soins, le Jardin de Djena propose, avec ou sans rendez-vous, toute la gamme classique (épilations, manucure, pédicure, extension et coloration des cils, soins du visage...) ainsi qu'un gommage du corps aux sels. Un gommage au savon noir complètera prochainement la carte des soins. Enfin, on peut aussi pousser la porte du paradis pour acheter un des lustres importés du Maroc, ou encore de jolies patères en forme de main de Fatma. •

STÉPHANIE DUPOUY

Le Jardin de Djena, 61 rue Stephenson. Du lundi au samedi de 10 h à 19 h. Rendez-vous au 01 42 64 46 97 ou sur Facebook. lejardindedjena.



Une fresque gracieusement peinte par Kouka orne désormais la façade du théâtre devant laquelle pose la nouvelle équipe bénévole.

LA SCÈNE DU LMP REFUSE DE MOURIR

Le Lavoir moderne parisien lutte toujours pour son existence, face au manque de financements et à l'appétit de l'investisseur immobilier, propriétaire des murs.

Une nouvelle équipe a pris la tête du Lavoir moderne parisien (LMP). « Nous intervenons de manière bénévole, » explique Joanna Boutté. Cette passionnée de spectacle vivant, entre deux emplois, a décidé à la rentrée 2017 de consacrer gratuitement une partie de son temps libre au LMP, après que l'équipe précédente a été licenciée, faute de financements. « Cette salle est unique dans le quartier populaire de la Goutte d'Or, nous considérons qu'elle doit continuer d'exister. » À ses côtés, Julien Favart, comédien et metteur en scène, fait partie de la compagnie Graines de Soleil depuis son origine en 1998 : « Je ne touche pas de salaire quand je travaille au LMP, mais j'apprends beaucoup. Ici on est au carrefour de tout : la culture, l'histoire, le financement, l'immobilier, le patrimoine... C'est passionnant. » Thibault Jeanmougin, comédien, complète ce trio.

Litige immobilier

Le théâtre, dont les murs ont été rachetés par un investisseur immobilier en 2009, est pourtant toujours menacé de disparaître. L'actuel propriétaire, un ingénieur français ayant fait fortune dans l'industrie et qui s'attelle à faire fructifier ses fonds via des holdings aux noms d'esprits vaudous, tente en effet de donner congé au théâtre depuis plusieurs années au prétexte que le bail commercial n'est pas adapté à une activité artistique et ne peut donc

être renouvelé. En 2016 le LMP a donc reçu congé de son bail via la société Legba, son propriétaire direct. « Nous contestons ce congé, avec une jurisprudence à l'appui, » explique Jean-François Péricaud, avocat de la compagnie Graines de soleil. Aucune décision n'interviendra avant de nombreux mois. Et la salle demeure officiellement « protégée » par une ordonnance de 1945 qui empêche qu'on en modifie la destination sans l'autorisation du ministère de la Culture.

Rester visible

« Nous, nous aimerions simplement que ce théâtre continue d'exister, observe Julien Favart. Que l'on construise autour, au-dessus, pourquoi pas, mais qu'ils nous laissent cette salle. De nombreux artistes veulent jouer ici. Il faut qu'elle soit sauvée une bonne fois pour toute. » Un comité de soutien a été créé en mai 2017 afin d'ouvrir un dialogue avec la ministre de la Culture Françoise Nyssen. « Cela a permis de déposer un dossier pour une inscription au registre des monuments historiques, » explique Béatrice Faillès, présidente du comité. Un architecte a expertisé les lieux à cet effet en décembre. « Mais son rapport n'a pas encore été rendu, » s'inquiète Joanna. Aura-t-il observé suffisamment de traces du passé ? Miser sur le patrimoine immatériel que représente ce lieu décrit par Zola dans *L'Assommoir* ou renommé « Les petites bouffes du Nord » par Peter Brook suffira-t-il ?

En attendant, l'équipe s'active sur tous les fronts. « La recherche de financements, la programmation, la recherche du dialogue avec le propriétaire, explique Julien. Nous tenons à ce que la salle demeure visible et continue d'accueillir des spectacles. » La difficulté réside notamment dans le fait que le litige en cours décourage les anciens partenaires de la salle de renouveler leurs subventions. Une cagnotte en ligne a été lancée via le site helloasso.com. « Et nous avons déposé des dossiers auprès de fondations privées, mais cela consomme beaucoup d'énergie et il faut attendre les réponses, » poursuit l'artiste. Et en attendant, le peu de ressources de cette salle est consommé par l'entretien du lieu que le propriétaire n'assure plus... Côté programmation, le projet se veut accessible, tout en favorisant l'émergence de nouveaux talents, comme la salle l'a toujours fait : en février sont annoncés le « conteur cathodique » Benoît Lagane, de l'improvisation théâtrale, un concert associant free jazz et musiques traditionnelles africaines. « Nous recherchons des textes qui ont du sens pour les habitants de ce quartier, loin d'un registre élitiste et les nouvelles écritures sont les bienvenues, résume Julien Favart. Nous essayons également de proposer des spectacles qui pourront intéresser les enseignants. » Un atelier sur la question du harcèlement en milieu scolaire est actuellement à l'étude. « Ici ce doit être un endroit citoyen », conclut Julien Favart. •

SANDRA MIGNOT

Lavoir moderne parisien, 35 rue Léon. Programmation à consulter sur la page Facebook : LMPParisien

SIX FEMMES DE LA GOUTTE D'OR SUR SCÈNE

Après six ans d'atelier théâtre, des habitantes de la Goutte d'Or se produisent avec une pièce qu'elles ont elles-mêmes imaginée : Te raconter mon corps.

Aicha, Rosine, Manal, Khadija, Adiba et Marinette seront sur la scène du Lavoir moderne parisien le 4 février prochain pour présenter le spectacle qu'elles ont créé sur la thématique du corps féminin à partir de leur expériences de vie. « Ce projet est le résultat d'une rencontre qui a commencé en 2011, avec la naissance d'un atelier théâtre initié par la compagnie Graines de Soleil au Lavoir moderne parisien, » explique Mouna Belghali, comédienne et metteuse en scène qui a accompagné cet atelier durant six ans. Depuis, la petite troupe a gagné de nouvelles comédiennes et en a perdu d'autres, d'âges et d'horizons divers. « Nous ne nous serions peut-être même pas parlé si nous nous étions croisées dans la rue, observe Rosine Kaboré, qui a suivi les ateliers à partir de 2012. Mais quand nous nous retrouvons autour du théâtre, il y a un partage et un réel plaisir à être ensemble. »

Grandir par le théâtre

Chaque année, les participantes de l'atelier se sont produites lors du festival « Au féminin » qui se tenait autour du 8 mars au LMP. « Nous avons d'abord travaillé à partir de l'improvisation sur une thématique (la maternité, la solitude, le racisme...), et j'écrivais les textes à partir de ce qu'elles voulaient jouer, » résume Mouna. « Puis je les ai poussées à écrire elles-mêmes. » En 2016, la comédienne décide de partir de l'expression corporelle pour amener les femmes à parler de leur corps. « Ce n'est pas toujours facile pour nous d'aborder ce sujet, certaines peuvent avoir des vécus difficiles, être très pudiques, etc. » Mais la professionnelle les amène finalement à parler des menstruations, de leurs complexes, de la maladie, de la grossesse, de l'image que renvoie leur corps. « Cet atelier nous a proposé une méthode de travail très intéressante, nous gardons beaucoup de liberté sur ce que nous voulons exprimer et interpréter, » explique Rosine, qui depuis son arrivée dans la troupe a radicalement changé son orientation professionnelle : l'étudiante en langue s'est en effet autorisée à se former elle-même à la réalisation cinématographique. « J'ai vu toutes ses femmes grandir grâce au théâtre depuis le début de l'expérience, observe Mouna. Certaines utilisent ce qu'elles apprennent dans leur contexte professionnel, d'autres – non francophones – ont pu améliorer leur niveau d'expression en français, les plus timides se sont ouvertes, etc. »

Naissance d'une association

Mais depuis 2016, faute de financement, le festival « Au féminin » du LMP a disparu et les ateliers ont été stoppés. Les femmes ont donc décidé de



Dans la pièce, une scène évoque grossesse rêvée et grossesse réelle.

se constituer en association – fin 2017 – afin de rechercher des financements et de faire aboutir le travail entamé. « Après les représentations de février, nous serons également présentes en mai au forum des dynamiques culturelles au 104, » explique Mouna Belghali. Puis, l'association poursuivra son chemin avec pour vocation toujours la production d'ateliers

théâtre. « Et peut-être l'accompagnement de jeunes qui ont un projet artistique, » projette Rosine. •

SANDRA MIGNOT

Le 4 février au Lavoir moderne parisien, présenté par l'association C'est nous. 35 rue Léon, 01 42 52 09 14.

ILS COGNENT TROP FORT !

Les usagers des Cognées, la salle de lancer de hache, installée rue Stephenson depuis octobre dernier (voir *Le 18° du mois* n° 254), feraient trop de bruit selon les voisins.

Deux acousticiens du bureau d'action contre les nuisances professionnelles de la mairie de Paris ont effectué des mesures sur place, ainsi que dans les appartements voisins. La Ville a donné deux mois à l'établissement pour se mettre aux normes. Des mesures ont été prises pour régler le problème selon Thomas Morel, le fondateur : « Les cibles ont été changées et éloignées du mur ». L'équipe envisage aussi de tapisser le local de mousse acoustique afin de réduire le bruit aérien.

SAMUEL CINCINNATUS

DES BÉNÉVOLES POUR L'ABRI SAINT-BERNARD

L'abri Saint-Bernard multiplie les actions en direction des migrants et a besoin de renforts dans ses différents pôles : un abri de nuit au presbytère de Saint-Bernard, un vestiaire, des cours de français et des distributions de repas. Les bénévoles peuvent se faire connaître soit en venant le samedi ou le dimanche matin à 10 h (pendant les petits déjeuners organisés dans la salle paroissiale Saint-Bernard rue Pierre L'Ermitte, juste à côté de l'école privée Saint-Bernard), soit en envoyant un mail à l'adresse alexis.delaferrriere@gmail.com.

MARIE-ODILE FARGIER

LA TRAVERSÉE

La Traversée, ex-Bar à thym, a été rénovée et repensée par Camille, Wiltold et Charles, trois copains tout frais émoulus d'une école hôtelière/restauration de Paris. Le restaurant est ouvert depuis septembre. C'est chaleureux et curieux à la fois puisque le restaurant offre deux accès, rue Clignancourt et rue Ramey, qu'il comporte trois étages superposés en quinconce. Curieux aussi puisqu'il différencie déjeuner et dîner.

Au déjeuner (la carte change toutes les semaines), trois entrées délicieuses le jour de notre visite : un velouté de topinambours à la vanille ; des champignons de Paris avec purée de cresson et ricotta, et un carpaccio de noix de veau fumée, tapenade, chips de céleri. Suivent trois plats : un suprême de volaille fermière, ravioli céleri, châtaigne, salade de pourpier, jus au romarin ; une truite de mer, bouillon asiatique, légumes croquants ; enfin le jambon jurassien grillé, purée de pommes de terre, cancoillotte, sauce vierge. L'assiette de fromages puis

deux desserts font leur entrée : une compotée de poires au calva, mousse chocolat, cardamome ; ou une brioche perdue, crème glacée au Tonka, miel. Le tout délicieux.

Pour dîner, on propose des assiettes à partager entre 7 et 13 € : raviole de céleri et châtaigne et tendre de bœuf de Salers grillé, entre autres. C'est frais, très bien cuisiné, très bien présenté dans un bon rapport qualité-prix.

Le tout arrosé d'une très belle collection de vins bio et naturels : les rouges de 23 à 79 €, (4 à 6 € le verre), les blancs entre 21 et 50 € (le verre de 4 à 7 €). Rosés et bières artisanales complètent l'offre.

Plat unique : 13 €. Entrée/plat ou plat/dessert : 17 €. Entrée/plat/dessert : 20 €.

MICHEL CYPRIEN

2 rue Ramey, 0954867995,
du lundi au vendredi de 12 h à 2 h,
samedi de 17 h à 2 h



LES EMBARRAS DE LA PLACE JULES JOFFRIN (SUITE)

Les travaux d'embellissement de la place Jules Joffrin, qui devaient commencer début janvier, ont été retardés faute d'un accord entre la Ville de Paris et la RATP sur le nouvel emplacement de l'arrêt des bus 31 et 60.

Pour réaménager la place Jules Joffrin en organisant un « dialogue harmonieux » entre la mairie et Notre-Dame de Clignancourt, il a été décidé de supprimer la petite voie devant l'église, repousser un peu le kiosque et le manège sur les côtés et déplacer ledit arrêt – situé actuellement en plein milieu du futur parvis. Mais la RATP refuse dorénavant de placer une station avant un feu rouge : trop dangereux et de plus créateur de nuisances sonores. Donc, impossible de placer l'arrêt à l'endroit qui paraissait idéal – c'est-à-dire devant la banque, en face de l'arrêt en sens inverse !

Ni ici ni là !

Un avant-projet présenté en novembre prévoyait de l'installer devant la brasserie Nord-Sud, après avoir un peu agrandi le trottoir. Devant le tollé qu'a suscité cette proposition (blocage du carrefour et risques d'embouteillages notamment), les contacts ont repris avec la RATP. On a évoqué un déplacement vers l'ouest pour installer l'arrêt devant le fleuriste, ou encore vers l'est pour le mettre à proximité de la rue menant au square Clignancourt... Pour l'instant rien n'est arrêté, nos élus souhaitant que la décision soit « consensuelle ».

Pourquoi pas ? Mais, en tant qu'utilisatrice régulière du métro et des bus de la place Jules Joffrin, je me permets un conseil aux ingénieurs de la voirie et des déplacements de la Ville de Paris : quitte à dépenser 730 000 (de nos) euros pour embellir une place qui n'est ni dangereuse ni affreuse en l'état, ils feraient mieux d'essayer de la voir à travers les yeux de ceux qui la fréquentent. Ainsi, la bouche du métro et les arrêts de bus cesseront de leur apparaître comme des « contraintes » pesant sur leur projet pour être des services publics bien pratiques. Et ils constateront qu'un arrêt de bus très fréquenté est bien plus agréable pour ses usagers et pour les passants quand il est situé sur une place au lieu d'être au bord d'une rue encombrée. Alors, sauf si nos élus considèrent que la vue de leurs administrés attendant l'autobus gâche leur belle perspective sur l'église, ils décideront que l'arrêt du 31 et du 60 est très bien là où il est ! •

NINA SUTTON

LECTURE GRATUITE EN LIBRE-SERVICE !



On dépose ou on prend des livres dans les boîtes pour faire le bonheur de plus de lecteurs.

Une panetière cubique peinte en gris sur lequel se détache en jaune l'inscription « Boîte-à-lire, faites circuler les livres ! » trône devant la vitrine du café shop Cassiopée. Et ça marche, ça tourne, on apporte des livres et on en prend ! La boîte est si pleine que Kisito Belibi, le patron de Cassiopée, a déposé à ses côtés un petit cageot, rempli de livres lui aussi. « C'est drôle de voir le comportement des gens : les inquiets qui m'interrogent du regard sur la possibilité de prendre un livre, les sûrs d'eux qui font leur marché, ouvrant, soupesant le livre, puis l'emportant délibérément, les furtifs qui le prennent presque en catimini », s'amuse-t-il.

En place depuis novembre devant ce café, ces boîtes sont dues à une habitante du quartier, Joëlle Coders. Elle a voulu donner une seconde vie à ses propres livres sagement rangés dans sa bibliothèque. Et aussi faire plaisir à un lecteur, lui ou-

vrir une nouvelle fenêtre, ou tout simplement lui permettre de répondre à un besoin, comme pour ce sujet de sa Gracieuse Majesté, déclarant dans son meilleur accent : « Je viens de choisir deux livres pour perfectionner mon français » !

Joëlle s'est bien sûr inspirée d'initiatives existant déjà, comme « Circul'livres ». Elle a aussi rencontré la gérante du magasin d'art et d'artisanat Aménité qui a installé depuis quelque temps une boîte à lire et aimerait en voir fleurir bien d'autres dans notre arrondissement. Pour faire circuler gratuitement toujours davantage de livres ! D'autres initiatives existent comme celle de la bibliothèque Vaclav Havel, dans le 18^e et l'autre au 104, dans le 19^e. •

BRIGITTE BÂTONNIER

Cassiopée, 21 rue Custine. Aménité, 95 rue Caulaincourt

PETITE ANNONCE

Je cherche à acheter un appartement (même si à rénover ou déjà occupé) de 2 / 3 pièces (de 30 à 50 m² environ), calme, de particulier à particulier de préférence. Si vous connaissez quelque chose de ce type, par avance merci de me contacter au 06 20 12 29 15 (Maryse).

FLEURS DE CHAMPIONNE



Les jolis bouquets de Nolwenn lui ont valu des récompenses dans plusieurs concours.

Nolwenn Pittet a décroché une médaille d'argent au concours international Worldskills à Abu Dhabi.

C'est un très joli magasin rue Joseph Dijon, à la devanture bleu pétrole, avec de grandes baies vitrées, des plantes vertes à l'extérieur. Derrière un magnifique comptoir en bois de frêne, plateau brut et socle du même bleu que la vitrine : deux jeunes fleuristes. Nolwenn et Anaïs se sont rencontrées à l'École des fleuristes de Paris dans le 19^e, une des meilleures d'Europe. Elles se sont associées pour ouvrir en 2016 leur propre boutique, L'Usine à pétales. « Nous avons choisi le 18^e car le père de mon associée avait constaté qu'un bon fleuriste manquait dans ce quartier en plein essor, explique Nolwenn qui est originaire des Mureaux. Coup de chance, début 2016, un local était à vendre. Et nous avons ouvert après trois mois de travaux avec nos familles respectives. »

L'aménagement intérieur a été réalisé avec goût : des fleurs très colorées et des feuillages de saison dans de grands vases transparents posés sur des sections de tronc d'arbre et des tabourets de bar alliant bois et métal ; de belles bougies de diverses hauteurs et des parfums d'ambiance joliment disposés sur des étagères en bois naturel. Dans une autre pièce, au fond, une sélection de nombreuses plantes vertes sur de hauts tabourets et des étagères en bois brut et clair. Jules, un chaton noir et blanc, est la mascotte du lieu. Il cohabite avec les deux poissons rouges, Joseph et Dijon, du nom de la rue.

Outre sa passion pour la composition florale, Nolwenn est aussi une compétitrice née. Elle a déjà participé à 17 concours dont celui de meilleur apprenti de France – où elle a obtenu une honorable

4^e place – ainsi qu'à l'Olympiade des métiers. Un trait de caractère qui l'a menée, en octobre dernier, à décrocher le titre de vice-championne du monde des moins de 23 ans, dans la catégorie art floral aux 44^e Worldskills. Ce concours international prestigieux, qui se déroulait à Abu Dhabi (Émirats arabes unis) – sorte de jeux olympiques des métiers – existe depuis 1958. « Il met en avant la jeunesse, la formation et l'apprentissage mais peu de gens le connaissent dans notre pays », regrette-t-elle. Son succès a quand même fait le buzz dans les médias, au point que TF1 l'a suivie durant toute sa préparation pour l'émission Grand reportage.

Comme aux J.O.

« De mai à octobre 2017, raconte Nolwenn, nous avons été entraînés physiquement et mentalement. Pour la France, nous étions 38 participants représentant 34 métiers : ceux du service, dont je fais partie, ceux de l'alimentaire, de l'automobile, du bâtiment, du végétal... 51 pays, du Brésil à la Russie, l'Afrique du Sud, la Corée, etc. s'étaient inscrits. ». Sur place, les équipes ont quatre jours pour exécuter une dizaine de sujets imposés. « J'ai eu par exemple un chignon à agrémenter, une coiffe de tête et encore un bouquet sur le thème du bijou. Avec pour chaque épreuve, un temps à respecter, notamment trois heures pour le bouquet de mariée que j'ai réalisé avec un assortiment de cristaux de résine, etc. »

À la fin de chaque épreuve, les candidat(e)s étaient noté(e)s sur 800 points en fonction de leur excellence technique, colorimétrique et esthétique. « Je suis arrivée seconde derrière la Chine et devant la Corée. Malgré mon habitude de la compétition, j'ai été surprise de rafler cette médaille d'argent ! J'ai obtenu 735 points sur 800. Avec l'équipe de France, soutenue par 500 supporters sur place, nous avons gagné 12 médailles sur le podium et 15 médailles d'excellence ».

Un succès qui a valu à la jeune femme de 22 ans et son équipe d'être reçues à l'Élysée le 21 décembre dernier.

En moyenne, comptez une vingtaine d'euros pour un beau bouquet ou une plante. « Un fleuriste est capable de tout faire ! D'un petit bouquet à 5 € à celui de 600 € », précise Nolwenn. D'ailleurs, avant de quitter la boutique, je me suis offert un petit bouquet de saison à 10 €, grâce aux conseils de la championne. •

VIRGINIE CHARDIN

L'Usine à pétales, 22 rue Joseph Dijon, 09 81 33 71 17, www.lusineapetales.com, contact@lusineapetales.fr

VÉLO

Réparer soi-même son vélo, avec les conseils de pros, c'est désormais possible dans le 18^e. Depuis fin janvier 2018, un atelier vélo solidaire est présent tous les derniers samedis du mois de 11 h à 18 h au 132 rue des Poissonniers dans le nouveau local de l'association Carton Plein. En échange d'une adhésion annuelle de 16 € (par famille), tout cycliste peut accéder à l'atelier, aux outils et aux conseils nécessaires. Cette initiative, baptisée SoliCycle, est portée par l'association Études et chantiers Ile-de-France. On peut aussi confier sa monture aux mécanicien-ne-s, des personnes en parcours d'insertion, qui le répareront et, s'il est en fin de parcours, donner son vieux vélo : l'équipe le remettra en état et il aura ainsi une seconde vie !

DANIELLE FOURNIER

LA LOUVE A GAGNÉ SON (PREMIER) PARI

Quinze mois après son ouverture, le supermarché coopératif compte près de 5 000 adhérents séduits par l'excellent rapport qualité-prix. Prochain défi : attirer davantage d'habitants du quartier et issus de classes populaires.

Travailler gratuitement trois heures par mois et investir dans 100 € de parts sociales afin de pouvoir acheter des produits de qualité, moins chers et souvent bio. Alors que bon nombre d'associations peinent à recruter des bénévoles, le pari des fondateurs de La Louve était osé. Pourtant, près d'un an et demi après l'ouverture de la coopérative, les adhérents sont au rendez-vous. Environ 5 000 personnes, dont près de 45 % habitent l'arrondissement, fréquentent désormais le magasin. « Et le taux de coopérateurs ayant demandé à récupérer leur contribution financière (c'est-à-dire à quitter le projet, ndlr) – hors déménagement – est très faible », assure Tom Boothe, cofondateur de La Louve, et l'un des six salariés.

Quantité et diversité

Un des principaux objectifs était justement d'attirer le plus grand nombre de personnes, au-delà d'un cercle restreint d'inconditionnels du bio. Le principe : proposer de très bons produits, alimentaires ou non, en grande quantité, vendus à des prix en moyenne inférieurs de 30 % à ceux des enseignes spécialisées ou même des moyennes surfaces type Monoprix ou Franprix. « En appliquant une marge fixe (20 %), on s'est rendu compte que la grande distribution faisait beaucoup de bénéfices sur certains produits », explique Tom Boothe. Au rayon fruits et légumes où tout est bio – comme le vrac – la différence est flagrante. On trouvait ainsi en ce samedi de janvier des pommes à 2,50 € et des salades à 1,20 €. Au rayon laitage, la boule de mozzarella buffala était à 2 €.

Outre les prix et la qualité, la large gamme de produits proposés explique également le succès de cette coopérative. Depuis l'été dernier, des marques ont fait leur apparition dans les rayons. Pas encore de Nutella mais des pâtes Barilla ou des bières 1664 par exemple. On trouve également des tagliatelles artisanales bio à 18 € le kilo. De quoi satisfaire toutes les bourses et répondre aux attentes du plus grand nombre.

Le pouvoir aux coopérateurs

L'objectif pour 2018 est d'élargir encore l'offre en doublant le nombre d'articles référencés pour atteindre 8 000. Un nouveau poste d'acheteur devrait donc être créé prochainement. « Nous sommes un supermarché participatif au service du public. Tout le monde peut proposer de nouveaux produits sur notre cahier de suggestions », tient à préciser Tom Boothe. À l'inverse, ceux qui sont trop peu vendus peuvent être retirés des rayons.

Concernant l'origine des aliments, le prix, le goût, l'approvisionnement sont pris en compte. La proximité du lieu de production est également examinée, même si ce facteur n'est pas toujours prioritaire. « Nous aimerions travailler



Dans le supermarché coopératif, les adhérents se relaient pour travailler là où ils font leurs courses.

avec des agriculteurs franciliens pour les fruits et légumes mais c'est compliqué car nous avons besoin de grandes quantités », souligne le cofondateur de La Louve. Cet argument explique aussi le choix de la coopérative de travailler avec des grossistes. « Nous tenons compte de la pollution engendrée par le transport de la marchandise. Or, traiter directement avec des producteurs nécessiterait de mobiliser 700 camionnettes par semaine ».

Caractéristique de la coopérative, le « service » imposé de trois heures mensuelles peut paraître contraignant. Mais c'est aussi l'occasion de tisser des liens entre les coopérateurs. Chaque membre fait en effet partie d'une équipe d'une vingtaine de personnes. « Les contacts sont faciles et il y a une très bonne ambiance », témoigne Sylvain, 37 ans, qui habite rue Christiani. Des conférences ou projections de films portant par exemple sur les pesticides ou le modèle coopératif sont aussi organisées régulièrement.

S'ouvrir aux habitants du quartier

Malgré le nombre croissant d'adhérents, Tom Boothe reste prudent : « 5 000 membres, c'est conforme à nos prévisions, mais le chiffre d'affaires n'est pas encore suffisant pour nous assurer la rentabilité. Nous devons poursuivre notre développement. »

Un développement qui pourrait passer par une plus grande mixité sociale. Actuellement, seuls 7 % des membres sont des bénéficiaires de minima sociaux ou des étudiants boursiers et 15 % ont payé leur souscription à l'association en plusieurs fois. Pour attirer les habitants du quartier issus des classes populaires, un groupe de travail a été créé. « Depuis novembre, nous faisons visiter le magasin aux curieux, sans rendez-vous », détaille Raul Montero, coordinateur de l'équipe baptisée « accueil quartier ».

« Des gens nous ont demandé si on était moins cher que Lidl, observe-t-il. Clairement, ce ne sera pas possible mais on peut faire des économies par rapport à Franprix ou aux épiceries arabes. » La gamme de pro-

duits halal – notamment pour la viande – devrait s'élargir dans les prochaines semaines. Le groupe de travail souhaite mettre en place des visites avec les acteurs du quartier comme le centre d'action sociale, la Caisse d'allocations familiales voire la mosquée. « Nous aimerions aussi aller à la rencontre des habitants des HLM voisins, comme nous l'avons fait il y a deux ans », annonce Raoul Montero. Un travail de fourmi qui prendra sans doute du temps, reconnaît Tom Boothe. « À New York, la coopérative dont nous nous sommes inspirés, Park Slope, a mis cinq ans mais elle y est arrivée. » •

FLORIANNE FINET

La Louve, 116 rue des Poissonniers.

DEUX ALTERNATIVES POUR MANGER BIO ET LOCAL

À la coopérative alimentaire de la Goutte d'Or Coopaparis, créée en 2014, la grande majorité des produits proposés sont bio (légumes, fruits, fromages, laitages, céréales, viande, alcool...). Il n'existe quasiment pas d'intermédiaires entre le producteur et le consommateur. L'Indépendante est, elle, une coopérative autogérée hébergée à la Maison verte depuis sept ans où elle fonctionne comme une petite épicerie bio. Toutes deux sont animées uniquement par des bénévoles.

Coopaparis, 59 rue Stephenson.
L'Indépendante, 127 rue Marcadet.

F.F.

SIMPLON.CO : LE CODE SOLIDAIRE

Simplon.co s'est implanté au cœur du quartier de La Chapelle, à la halle Pajol. Le centre accueille une vingtaine de personnes qui se forment aux métiers du numérique.

Ambiance salle de classe à Simplon.co. À côté des ordinateurs qui équiperont chaque table traînent parfois paquets de chips ou bouteilles de soda, mais les élèves sont tous très concentrés. Ce sont des jeunes décrocheurs, des chômeurs, d'anciens salariés en reconversion professionnelle, voire des personnes réfugiées.

Ce centre leur propose des formations gratuites et certifiantes (mais non qualifiantes) de six mois aux métiers du numérique (développement web, construction d'applications mobiles ou de sites, programmation informatique...). Tous rêvent ici d'intégrer – pourquoi pas de créer – la start-up de demain, celle qui décrochera la timbale parmi les milliers d'entrepreneurs qui tentent chaque année de surfer sur les succès de l'hyperconnexion. Il s'agit même d'une entreprise solidaire d'utilité sociale, agréée pour ses engagements : lucrativité limitée, gouvernance participative ou encore encadrement de l'échelle des salaires.

Le secteur du numérique recrute beaucoup. « Le numérique est partout aujourd'hui. Il y en a dans les voitures, les réfrigérateurs, les maisons, tout devient numérique, observe Frédéric Bardeau, président et co-fondateur de Simplon.co. Il faut donc des développeurs et des compétences numériques pour collecter des données et faire travailler les objets connectés. Or, les universités et les grandes écoles n'en forment pas assez par rapport aux besoins. » Selon lui, il y aurait entre 100 000 et 200 000 postes non pourvus.

Comme une franchise

Simplon.co a vu le jour à Montreuil en 2013, mais l'idée est née dans un appartement de la rue du Simplon, il y a quelques années. « À chaque fois qu'on voulait parler de ce projet d'école numérique, on se donnait rendez-vous au Simplon et, à la fin, c'est devenu le projet Simplon en nom de code ; on a fini par appeler l'entreprise ainsi », se souvient Frédéric Bardeau.

En quatre ans, celle-ci s'est beaucoup développée, avec 30 centres de formation en France, et dix en Europe et en Afrique.

D'ici deux ans, l'objectif est d'atteindre 100 « fabriques », nom que l'équipe des fondateurs préfère leur donner, car « on y fabrique des développeurs, des référents "digital", des créateurs de sites internet, des administrateurs système ou des intégrateurs ». Cette croissance rapide s'explique facilement : « C'est comme une franchise : les maires, les agglomérations nous appellent pour nous dire qu'ils sont intéressés et nous les accompagnons pour monter une école à partir de nos programmes pédagogiques. Cela peut se faire en six mois. »

L'école fonctionne selon un modèle économique aux ressources financières multiples : les formations peuvent bénéficier de financements de Pôle emploi ou d'organismes paritaires collecteurs agréés. Simplon.co fait également appel au mécénat privé (Orange, SAP, Microsoft...). « Comme nous travaillons avec des publics très éloignés de l'emploi, la Ville de Paris nous soutient aussi, ainsi que la région Ile-de-France », ajoute Frédéric Bardeau. Pour certains profils, non pris en charge par les dispositifs de la formation professionnelle (réfugiés ou jeunes décrocheurs notamment), la fondation Simplon prend le relais.



Chômeurs, jeunes décrocheurs, travailleurs en reconversion, les étudiants du centre bossent dur pour un emploi dans l'économie numérique.

Enfin, Simplon.co possède également une agence web, Simplon prod, qui emploie certains anciens « simploniens » et dont les revenus contribuent à financer le centre de formation. Mais surtout, la Caisse des dépôts est venue en renfort en 2016, accompagnée d'un pool d'investisseurs privés. Pour l'instant, le dispositif aurait permis de placer 76 % des élèves sortants en emploi, poursuite d'études, stages ou création d'entreprise...

Des profils atypiques

Dans la « fabrique » du 18^e, les profils sont variés. Ils ont entre 20 et 49 ans et 35 % sont des femmes. À 32 ans, Zolira Laifaoui a déjà exercé plusieurs métiers : vendeuse, agent de gare, secrétaire médicale... Avant de découvrir l'univers du codage, elle n'avait quasiment jamais touché un ordinateur. « Même une URL, je ne savais pas ce que c'était, s'amuse-t-elle. En moins de deux mois, j'ai eu de super bonnes notes. Je peux créer un site, je connais plein de notions. » Et les yeux de Zolira pétillent.

Chaque jour, avec les autres apprenants, elle travaille sur des projets, des « cas concrets » qu'eux-mêmes ont recherché auprès d'entreprises ou d'associations : « Un club de plongée sous-marine avait par exemple besoin de refonte de site, de logo, de stratégie de communication ; donc on a fait une sorte de petit concours en interne », indique Gloria

Luong, chargée de médiation emploi à Simplon.co et qui prépare les apprenants à mieux se présenter sur le marché du travail. « Ceux qui ont remporté le concours ont gagné en échange un baptême de plongée. » Des ateliers découverte de métiers sont proposés et de nombreux intervenants viennent à la rencontre des apprenants qui sont également invités à visiter des entreprises.

Des recruteurs à l'affût

Après plusieurs années d'incertitude, Zolira a enfin le sentiment d'avoir trouvé sa voie : « Des recruteurs me contactent déjà. Pour le moment, je refuse, car tant que je n'ai pas terminé ma formation, je ne veux pas m'engager. Mais recevoir ces mails, c'est déjà un peu rassurant quand même. »

La formation ayant commencé en octobre, les « simploniens » sont à mi-parcours, l'heure du stage. « Je vais être chef de projet dans une grosse association. Je vais diriger des gens... alors que je n'ai pas encore validé ma formation, se réjouit Zolira. J'ai hâte de commencer, j'ai un peu la pression, car je vais devoir tout gérer. Mais je sais que je peux compter sur mes camarades de l'école. On va s'entraider. J'étais très individualiste avant, mais j'ai appris l'importance de l'esprit de groupe. » •

SAMUEL CINCINNATUS

LA CENTRALE SOLAIRE EN PASSE DE REDÉMARRER



© Jean-Claude N'Daye

Un nouvel opérateur est chargé d'exploiter les panneaux photovoltaïques de la halle Pajol. Il s'agit d'Énergie Partagée, une structure associative qui accompagne et finance des projets citoyens de production d'énergie renouvelable. Elle vient de reprendre Solarvip, société de gestion des actifs solaires de la Ville de Paris (dont la centrale de la halle Pajol), qui change de nom à cette occasion et devient Tener'IF...

Le site, longtemps présenté comme la plus grande centrale solaire urbaine française avec ses 3 500 m² de panneaux photovoltaïques sur les pans sud de son toit, était censé produire 410 000 kWh/an et donc couvrir, avec les panneaux thermiques pour la

production d'eau chaude, les besoins énergétiques de ses équipements. Hélas, le système avait été mis en partie à l'arrêt et l'affichage des consommations d'électricité est resté muet de longs mois, sans informations vraiment claires (lire notre numéro 251). Il a été remis en fonction début décembre. De quoi vérifier que les engagements seront tenus. Les panneaux solaires thermiques qui, eux, sont en panne depuis l'été 2016, à cause d'un défaut de conception, font l'objet d'un marché de travaux qui doit être lancé pour une reprise espérée d'exploitation au cours de l'été 2018. •

DANIELLE FOURNIER

LES MOUSQUETAIRES ONT DÉBARQUÉ RUE PAJOL

L'enseigne Intermarché continue son déploiement parisien avec l'ouverture d'un nouveau magasin dans le 18^e.

Légèrement en retrait, au rez-de-chaussée d'un immeuble d'habitation, la surface de vente de 600 m² a ouvert ses portes le 14 décembre. On peut s'interroger sur la nécessité d'un énième supermarché dans un quartier qui en compte déjà beaucoup dans un rayon de 100 m (deux Franprix, un Monoprix, un Carrefour Market). Interrogé, le directeur, Jonathan Nowak, « compte faire la différence avec les autres enseignes par un service de proximité, par la fraîcheur des produits, par le choix et par le prix ».

Se fondre dans le quartier

Dans son discours d'inauguration, Laurent Aurion, président de la société Urban Pajol, locataire des lieux, avait évoqué des collaborations avec les associations du quartier. Jonathan Nowak précise qu'ils ont le « projet de se fondre et de s'intégrer dans le quartier » grâce à « des collaborations à différents niveaux afin de valoriser le quartier : insertion, stages, participation à des événements de vie du quartier, partenariat avec les écoles et commerçants... »

Les rayons sont effectivement bien garnis avec, entre autres, les fameux produits de producteurs sur lesquels l'enseigne a bâti sa réputation. À signaler, un rayon de produits bio (frais et épicerie) assez variés dont des céréales, fruits secs et graines en tous genres, vendus en vrac.

Ceux qui ne s'y sont pas trompés, mais pas pour les mêmes raisons, ce sont les élèves du collège Aimé Césaire, juste en face, qui viennent s'y approvisionner en chips, sodas et autres sucreries, à des prix imbattables d'après un joyeux groupe de collégiens rencontré devant le magasin. •

SYLVIE CHATELIN

27 rue Pajol, du lundi au samedi de 8 h à 22 h, dimanche de 9 h à 20 h.

VOUS VOULEZ NOUS SOUTENIR ? ABONNEZ-VOUS !

Abonnement au mensuel Le 18^e du mois

- ☐ Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) :15 €
- ☐ Je m'abonne pour 1 an (11 numéros) :26 €
- ☐ Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) :50 €
- ☐ Abonnement d'un an à l'étranger :31 €

Adhésion à l'association des Amis du 18^e du mois

- ☐ J'adhère pour 1 an :18 €
- ☐ J'adhère pour 2 ans :36 €
- ☐ Je soutiens l'association :80 €
(comprend abonnement et adhésion pour 1 an)

Remplir en lettres capitales et envoyer avec le chèque à l'ordre de « Les Amis du 18^e du mois », 76, rue Marcadet 75018 Paris :

Nom :
Prénom :
Adresse :
E-mail :

Si vous souhaitez recevoir une facture, veuillez cocher la case ci-après : ☐

Adresse : Les Amis du 18^e du mois 76 rue Marcadet 75018 Paris - Courriel : 18dumois@gmail.com - Site : http://18dumois.info

DE CAUCHOIS EN... CONSTANCE

Le promeneur débute son parcours par la première des deux rues, à la rencontre des artistes et intellectuels qui y vécurent.



La rue Cauchois en venant de la rue Lepic: elle débouche rue Constance après seulement 150 m jonchés de souvenirs.

Constance Cauchois, le nom sonne comme celui d'un personnage d'un roman de Flaubert, ou de Maupassant. Pourtant, ce n'est que l'association fantaisiste de deux noms de rue, dans le quartier de Montmartre, accolés en raison de leur proximité géographique et de leur origine commune. Cauchois, qui venait sans doute du pays de Caux, était propriétaire de terrains situés sur le versant sud de la Butte et Constance était la fille d'un certain Monsieur Doré, propriétaire lui aussi dans le même secteur.

Quand on ouvrit des rues sur leurs parcelles, tout naturellement, on leur donna le nom de ces riches notables. Cauchois et Constance. Constance et Cauchois. Les deux voies se ressemblent étrangement. Même longueur (140 m environ), même caractère tranquille et provincial, et présence d'une impasse qui, dans un cas, a gardé son identité, et dans l'autre l'a perdue en étant absorbée par la rue.



Au début du XX^e siècle, on prenait déjà le frais à la terrasse des Deux moulins.

La balade, de courte durée et sur terrain presque plat, ce qui est rare à Montmartre, ne va guère solliciter le cœur et les muscles mais elle est riche

en souvenirs littéraires, artistiques et politiques. On peut la débiter au Café des deux moulins, rue Lepic, où les touristes pressés font une pause obligatoire, avant de poursuivre leur ascension vers le Sacré-Cœur et se prennent en photo devant le comptoir où s'affairait Amélie Poulain, dans le film de Jean-Pierre Jeunet. Avant qu'il ne devienne célèbre dans le monde entier, le café du 15 rue Lepic était déjà une institution dans le quartier. On y aurait même tourné plusieurs scènes de films que les lecteurs cinéphiles du journal sauront aisément retrouver. Avis aux amateurs !

Selon le propriétaire actuel des lieux, l'établissement, créé au début du XX^e siècle, aurait pris son nom actuel dans les années 50, en raison de sa situation entre deux moulins, le moulin Rouge et le moulin de la Galette. Pourtant, une carte postale de la rue Le pic qui a circulé au début du siècle montre clairement l'enseigne d'un café sur laquelle on peut lire : Tabac des deux moulins. On y voit aussi les propriétaires, Louis Castel et son épouse, des serveurs en nœud papillon, des dames en robes bouffantes et des messieurs à chapeau melon attablés autour d'un verre de Birr ou de Dubonnet, une jolie cage à oiseaux et des bidons de lait.

La villa de Raymond Souplex

À côté des Deux moulins se trouvait, à la même époque, un bar hôtel qu'un autre photographe a immortalisé en faisant poser devant sa vitrine des marchandes de fleurs en route vers la Butte. Déjà le tourisme... En face au numéro 3, dans un immeuble sans caractère, un peintre aujourd'hui oublié, Amé-

dée Buffet, eut son atelier. Peintre paysager, proche du milieu impressionniste, il s'intéressa aussi aux sujets religieux. Il représenta les artistes français, avec Renoir, Monet, Sisley, lors de l'Exposition universelle de 1905. L'une de ses toiles, *La messe à l'abbaye de Saint-Arnould*, est exposée au musée d'Orsay.

Les hauts murs du 7 de la rue Cauchois évoquent le souvenir d'une figure légendaire du petit écran, Raymond Guillemain, dit Raymond Souplex, qui a vécu ici de 1937 à sa mort en 1972, dans une belle villa Directoire. Dans sa jeunesse, il avait très vite abandonné la profession de clerc d'huissier, à laquelle des études de droit l'avaient mené, pour devenir chansonnier, parolier et chanteur. Sa rencontre avec Jeanne Sourza, avec laquelle il anima à la radio « *Le quintette des chansonniers* », « *Le quart d'heure de Cinzano* » et surtout « *Sur le banc* », où il jouait le rôle d'un clochard, lui assura une certaine notoriété. Mais c'est évidemment à la télévision qu'il connaîtra son heure de gloire, en incarnant pendant 16 ans le fameux commissaire Bourrel des *Cinq dernières minutes*, toujours précédées d'une exclamation tonitruante : « *Bon sang, mais c'est bien sûr !* »

Une plaque a été apposée sur le mur de sa demeure par Daniel Vaillant en présence de Perrette Souplex. Citoyenne d'honneur de la République de Montmartre, elle rappellera plus tard dans une interview quelques vers savoureux et pleins de sagesse de son père : « *Souplex ? Oh, c'est très vieux, j'étais au patronage/Nous chantions ses chansons, mais j'ai bien oublié/Pourtant je me souviens, Un grand assez bel homme/Il chantait Valentine et ses petits petons/Et Prosper youp la boum et puis aussi Ma pomme/Ah non, je le confonds avec Michel Simon.* »

La cantine de Koltès

C'est dans l'immeuble du 8 rue Cauchois, et non du 10 comme il est écrit quelquefois, que le dramaturge Bernard Marie Koltès s'installa en février 1979. Il revenait d'un voyage au Nicaragua et au Guatemala où il avait éprouvé sur le site maya de Tikal sa plus grande émotion esthétique. Il écrit à son frère : « *Je ne parle pas du lieu qui est magnifique ; une forêt complètement baroque — qu'aucun décorateur du Moulin rouge n'aurait jamais le culot d'inventer, pleine de bruits bizarres, d'animaux fantastiques, de singes et de bêtes poilues qui vous passent devant le nez, sorties tout droit de Bosch* ».

C'est à Paris qu'il termine l'écriture de *Combat de nègre et de chiens*, sa première grande pièce qui sera créée en 1981 par Patrice Chéreau. C'est le moment d'une prise de conscience douloureuse : la dépendance financière vis-à-vis de sa

mère lui devient insupportable et il envisage sérieusement de devenir autonome, en faisant un travail de gardien de nuit. Il demande finalement une bourse qu'il n'obtiendra qu'en avril 1980. Sans ressources, incapable de payer son loyer, il doit quitter son appartement pour partir vivre chez des amis à proximité. Sa situation s'améliore au printemps 1980 avec

la bourse tant attendue et la publication de son premier livre.

À partir de ce moment, la reconnaissance arrive avec la création de ses grandes pièces : *La Nuit juste avant les forêts*, *Combat de nègre et de chiens*, en 1981, *Quai Ouest* en 1983, *Dans la solitude des champs de coton* en 1985, *Roberto Zucco* et *Le retour au désert* en 1988. Il alterne séjours montmartrois et longs voyages en Afrique et aux États-Unis. Quand il est à

AVANT QU'IL NE
DEVienne CÉLÈBRE,
LE CAFÉ DES
DEUX MOULINS
ÉTAIT DÉJÀ UNE
INSTITUTION DANS
LE QUARTIER.

Montmartre, il passe régulièrement chez son amie Madeleine, qui demeure juste à côté, au-dessus du restaurant Le Petit Robert, qui sera sa cantine pendant des années. Peut-être a-t-il été invité à quelques soirées organisées par le petit groupe de Guy Hocquenghem (Copi, Matzneff, Gilles Chatelet) dans un appartement de l'immeuble du 10. En 1984, il déménage au 15 bis de la rue Cauchois, puis en 1988, très affaibli par la maladie, il s'installe rue Eugène Carrière au numéro 30. Il meurt du sida le 15 avril 1989, et il est enterré sous une dalle toute blanche dans la 14^e division du cimetière de Montmartre.

Le nid d'amour des Sembat

Dans l'appendice de la rue, qui n'est plus administrativement une impasse, se trouve, au numéro 11, une maison construite dans le style de l'architecture rationaliste des années 20. Elle remplaça une maison, banale extérieurement, qui fut, à partir de 1908, le nid d'amour de Marcel Sembat, le grand intellectuel et l'homme politique bien connu (il fut député socialiste des Grandes Carrières) et de Georgette Agutte, la magnifique artiste peintre et sculptrice, amie de Matisse, de Signac et de bien d'autres...

« Elle sentait le retraité, écrit Jean Vignaud dans *Floréal* en 1922 mais, une fois traversées plusieurs pièces, la lumière jaillissait, montait des toiles claires comme l'été ; elle venait vers vous, elle vous éblouissait, et de toute cette vie, de ce frémissement fixé par le pinceau, une femme souriante et brune vous faisait les honneurs : c'était M^{me} Marcel Sembat. »

Ce couple fusionnel suscita à l'époque des jugements acerbes. Et comme souvent, c'est principalement à la femme que l'on s'en prit : Georgette, dont on loue la « gentillesse » – ce qui n'est guère flatteur – est décrite comme une « épouse abusive », « souffrant de sa laideur », « ne cessant de regarder son mari ». Et on reproche à Marcel d'être un homme trop indulgent à l'égard de « la vulgarité de couleur et la banalité de forme » des compositions de sa femme. Les *Cahiers noirs* de Marcel Sembat, le témoignage de Thadée Natanson qui reconnut la profondeur de leur lien amoureux, font justice de ces appréciations peu amènes et manifestement misogynes. Une photographie d'archive, prise sur le perron de leur maison montmartroise, montre une Georgette alanguie, la tête posée sur la cuisse de son mari



La maison où vécurent le ministre Marcel Sembat et la peintre Georgette Agutte.



La rue Cauchois en sens inverse : Raymond Souplex, Bernard-Marie Koltès y vécurent au siècle dernier.

qui, lui-même, a posé une main sur son front, le tout sous le regard amusé de leur chien. Mais cette image est trop sage, trop posée pour confirmer (ou infirmer) une passion amoureuse.

Quoi qu'il en soit, Georgette ne voulut pas survivre à la mort de son mari le 5 septembre 1922. Elle se tira une balle dans la tête quelques heures plus tard : « Dis à maman combien je l'aime. Je ne veux pas la revoir, sans cela je n'aurais plus de courage et je veux rejoindre mon aimé. Pensez à nous deux. Vous, je vous aime, mais je sais que je ne peux vivre sans lui. Minuit, 12 heures qu'il est mort, je suis en retard. »

Les toiles de Bombléd et Huber

Ce sont deux peintres que nous rencontrons au numéro 15 : Charles Bombléd, d'abord ou, de son nom complet, Louis Charles Bombléd de Richemont. Il avait la passion des chevaux et se rendit populaire en en peignant des dizaines, à l'écurie ou dans des scènes de bataille (napoléoniennes surtout). Illustrateur au *Chat noir*, au *Monde illustré*, à *La Caricature*, il composa, pour le Petit théâtre d'ombres, une série de toiles sur la conquête de l'Algérie. Léon Huber ensuite, l'amoureux fou des chats. Selon une biographie écrite avant sa mort, il aurait déjà tout gamin, plongé le chat de sa nourrice dans un pot de peinture verte. Il passa ses premières années sur la montagne « édenique et sacro-sainte... », fit ses premières études au *Chat noir*, fréquenta les Beaux-arts... et, à partir de ce moment « commença une revue de chats, de tous genres, de tout sexe, de tout âge et de toutes couleurs : grippeminauds à moustaches

machiavéliques, minets espiègles embrouillant du fil, demoiselles bien élevées lissant soigneusement leur robe, chattes langoureuses, matous lascifs, grands angoras majestueux comme des pontifes, vieux Ra-

minagrobis guettant une souris, chats de salon, chats de gouttière... ».

Ses toiles portent des noms pittoresques : *Combat d'un matou contre un homard*, *Dans la marmite*, *La famille turbulente*, *La pêche improvisée*... Huber est plus qu'un peintre ; il chante, joue du violon et aide les nécessiteux qui se pressent à sa porte. Si vous êtes fans des chats, tapez son nom sur internet : on trouve régulièrement des pièces intéressantes vendues aux enchères à des prix raisonnables.

LA MAISON SENTAIT LE RETRAITÉ MAIS LA LUMIÈRE JAILLISSAIT, MONTAIT DES TOILES CLAIRES COMME L'ÉTÉ.

La vraie rue de Mac Orlan

La dernière partie de la rue Cauchois, en angle droit, est romantique à souhait. S'y succèdent sur une vingtaine de mètres de très beaux immeubles avec jardinet et bow-windows pour l'un d'entre eux. On indique sur certains sites que Pierre Mac Orlan a habité le 14 rue Cauchois. C'est une erreur. Il n'y a pas de numéro 14 dans cette rue. En réalité, le poète et romancier vécut, peu de temps d'ailleurs, au 14 rue Constance avant de rejoindre définitivement sa maison de campagne à Saint-Cyr-sur-Morin. Mais ceci est une autre histoire et une invitation à poursuivre notre promenade, dans un prochain numéro du 18^e du mois. •

DOMINIQUE DELPIROU

EXPO

UNE RÉTROSPECTIVE DE L'ART MULTIPLE

Dans deux galeries, Joël Knafo Art expose les estampes éditées par ses soins au cours de ces deux dernières années.

L'Art (est) multiple, rassemble pour la première fois plus de 30 créations réalisées par une vingtaine d'artistes, exposées récemment par Joël Knafo Art. Au 21 de la rue Véron, transformée par plusieurs artistes de street-art, dont Miss Tic, en espace muséal à ciel ouvert, la petite galerie recèle des trésors. *Bad News* de Levalet propose un portrait d'homme à l'encre de Chine sur papier, journal déplié et envahi par une inquiétante colonie de corbeaux hitchcockiens. *Pay up or Shut up*, sérigraphie signée

de l'Américain Shepard Fairey, dit « Obey », plaque la main de l'Oncle Sam sur le visage d'un citoyen. Rappel de son image-icône (Obama placé sous le signe « Hope ») qui a fait le tour du monde lors d'une précédente campagne présidentielle américaine.

Humour et poésie

Hervé Di Rosa inscrit au recto d'une molaire sur fond rouge un visage grimaçant, bouche tordue. Philippe Herard peint avec de la rouille une toiture supportant un homme à ca-



Une trentaine d'œuvres sont exposées dans les deux espaces de la galerie

lifourchon sur l'antenne TV. *Souriez, vous êtes vivant, Esprit es-tu las ? En verve et contre tous*, les œuvres inimitables de la plasticienne et poète Miss Tic qui courent gaiement d'un parpaing de béton à un petit format encadré, « se vendent comme des petits pains » selon la jeune assistante-galeriste Eva-Joe Delahaye. Côté pair de la rue, le vaste espace-galerie est plutôt réservé aux événements et vernissages. Les signataires des

œuvres grand format accrochées à ses murs blancs se nomment Levalet : *Pensées*, ou Jo Di Bona : *Steve*. On n'oublie pas *Le Paradis est ici*, litho signée Guy Penning représentant un académique nu masculin assis de dos et équipé d'ailes immenses. Icare ou le rêve abouti ? •

JACQUELINE GAMBLIN

Jusqu'au 10 février, 21 et 24 rue Véron.

THÉÂTRE BOOBS

Comment se reconstruire après un cancer du sein ? La Lovely Compagnie met en scène un conte doux-amer sur la quête d'identité après la maladie.

Une fable amorce la pièce *Boobs*. Une vieille femme s'empare d'une paire de seins détachés de leur jeune poitrine, à une époque où les lavandières les ôtaient pour les laver, les sécher, les masser et les remettre en place. Mais dans l'histoire fragmentaire d'Alexandra, une jeune femme amputée d'un sein, aux visages multiples incarnés par cinq comédiennes, l'humour se mêle à la gravité. Après sa guérison, en quête de reconnaissance et d'amour, Alexandra multiplie les voyages et les occupations incertaines. À Cuba, dans la chaleur de l'île, elle reprend goût à la vie... Mais c'est une autre Alexandra qui se présente à la consultation médicale, apprend brutalement son cancer, puis la date d'intervention, le protocole de soins et de suivi psychologique. Submergée par le chagrin et la peur, la jeune femme rit et s'effondre... Une nouvelle Alexandra, fumeuse mais apparemment guérie, prend un vol pour



Cinq comédiennes incarnent les multiples facettes d'Alexandra, l'héroïne de la pièce.

l'Amérique. Elle y tombe amoureuse, épouse un militaire de 19 ans qui lui fait l'amour quand elle porte un tee-shirt, et veut un enfant. Elle fuit.

Comme dans la vie

Conte doux-amer (« radio, chimio, dodo »), *Boobs* a été créée en 2014 par six comédiennes qui se sont rencontrées au conservatoire du 18^e arrondissement et ont fondé la Lovely Compagnie en 2013. Toutes ont participé

à l'écriture de la pièce « comportant des prises de parole comme dans la vie », explique la comédienne et metteuse en scène, Manon Joveneau. Pour avoir participé à l'action de la Ligue contre le cancer, joué devant des personnels hospitaliers, des médecins et des patientes, il leur importait de se mettre à la place des femmes atteintes du cancer du sein qu'elles ont rencontré. Même si « c'était chargé d'émotion ». Le prochain spectacle de la Lovely Com-

pagnie, *Mauvaises mères* (« un peu notre identité à toutes »), doit débiter le 23 mars au théâtre de La Girandole, à Montreuil. Souhaitons que le succès – mérité – de *Boobs* booste le futur de cette audacieuse troupe de théâtre. •

JACQUELINE GAMBLIN

Jusqu'au 27 février, au Funambule. 53 rue des Saules. Mise en scène : Manon Joveneau. Avec Marion Clément, Laurène Folleas, Marie Gallien, Laure Haulet et Marie Sambourg.

THÉÂTRE

LA PEAU D'ÉLISA

Une femme au passé multiple raconte ses premières fois... Un texte mis en scène avec délicatesse par la comédienne canadienne Mama Prassin.

La Peau d'Élisa est née sous la plume de Carole Fréchette. À Bruxelles, l'auteure a rencontré des personnes qui lui ont confié leur première rencontre amoureuse, les ruptures et les réactions qu'elles ont engendrées, parfois jusqu'au vertige. Endossant le rôle d'Élisa, la talentueuse comé-



Mama Prassin met en scène et interprète elle-même Élisa, un personnage construit à partir des confidences de ses amis.

dienne canadienne Mama Prassin évoque cette galerie de personnages perdus dans leurs souvenirs épar-

Il s'appelait Jan...

Dans un décor minimaliste (des miroirs, un banc) subtilement éclairé,

la silhouette aux formes généreuses d'Élisa se dresse. D'emblée, la jeune femme demande au public en tire-bouchonnant les pans de son gilet s'il veut lui « prêter un souvenir ». Elle, elle se souvient de « la première fois » où elle l'a rencontré. C'était l'été. Elle portait une robe légère. Il s'appelait Jan. En dépit de son « grand bassin » qui la complexe, elle a accepté un baiser. Comme épuisée par cette évocation, Élisa s'assied, mains sur les genoux, fouillant sa mémoire. Voici le café où, à Bruxelles, un très jeune homme est venu s'installer face à elle sans demander la permission. Elle interroge la salle : « Qu'est-ce que vous feriez, vous ? » dans une situation analogue. Elle, elle a demandé au jeune homme ce qu'il pensait de son cou. Après un long soupir, elle invite le public à examiner la peau de ses coudes sous la lumière. Surprenante Élisa qui fut aussi « un garçon », troublé par « cette fille qui trébuchait » sur les pavés de la Grand-Place, et s'accrochait à lui. •

JACQUELINE GAMBLIN

Jusqu'au 24 février, à La Manufacture des Abbesses. Texte de Carole Fréchette. Mise en scène, interprétation Mama Prassin. 7, rue Véron, 01 42 33 42 03.

EXPO

LES COLLAGES À L'HONNEUR À LA 3F

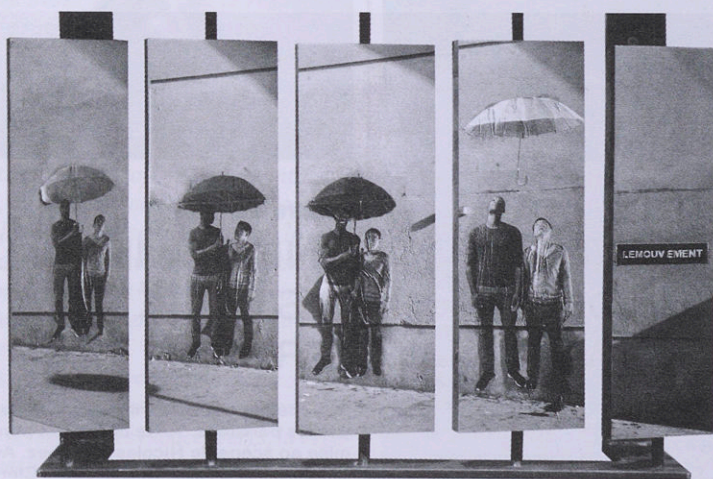
Pour la première fois à Paris, une galerie expose un collectif de collagistes qui souhaitent donner à cette expression artistique une meilleure visibilité et une plus grande reconnaissance.

Pour Louis Aragon « C'est l'art qui met au défi la peinture » et Max Ernst d'ajouter « L'irrationnel est la plus noble conquête du collage ».

Les parapluies, ces frises originales constamment en construction sur des pans de murs de la capitale sont les œuvres majeures de Riks, Tiez et Romano du groupe Le mouvement.

Ils réunissent des origines, cultures ou générations différentes sous un même parapluie. Itchi construit à partir de vieux magazines de mode, de cinéma, de reportages, une composition géométrique rigoureuse. « Si le temps d'une image, le spectateur se met à voyager, alors le pari est réussi » dit-il.

Les collections de portraits saisissants de Smith Smith sont pourtant recons-



truites bout à bout, tel un amas de pixels qui n'auraient rien à faire ensemble !

Expression foisonnante

Virgile Dupont, autodidacte, s'inspire du street-art pour définir les ambiances de ses créations : City pour le décor urbain, Interior pour le design intérieur et Club pour le domaine musical.

Armand Brac dépèce les livres en fragments expressifs et mutilations colorées, évocations enfantines malmenées. Les « bicoques » miséreuses de Migas Chesky ont été récemment exposées à la galerie. Il utilise du

carton ondulé pour imiter la tôle, si présente là où la misère sévit.

André Gautronneau, aujourd'hui décédé, a travaillé l'acrylique en aplat, en s'inspirant de ses nombreux voyages, de sa passion pour les civilisations anciennes, de ses maîtres Picasso et Matisse. La figure humaine est déformée et les détails sont accentués.

Marie Neige, utilise les collages à partir de journaux déchirés. On navigue entre le kitch rose bonbon ou rose fuchsia et les bleus très agressifs. Frédéric Ardiet, convaincu de l'apport bénéfique de l'art aux enjeux socié-

taux, mène des ateliers participatifs et organise des projets et réalisations in situ de mosaïques (plan, sol, murs). Mais ce sont surtout ses anthropomorphes sur papier qui interpellent. Jean-Philippe Berger expérimente des techniques mixtes à travers collages et peintures. Entre pop art et street art, ses thèmes sont riches : scènes urbaines, véhicules anciens et surtout célébrités et supers héros.

Vers une Académie ?

Jean Michel Faudemer, le « taulier » de la galerie, voyage aux confins de l'abstraction et de la figuration. Récupération et recyclage sont ses violons d'Ingres. Objets en fer, plastique, bois, caoutchouc sont collés en l'état pour donner corps à son imaginaire. Et si cette exposition voyait naître une Académie de collagistes, dans le cadre de la galerie 3F, capable de mieux faire connaître leur art et de le pérenniser ? •

MICHEL CYPRIEN

Galerie 3F « Sacrés collages » Exposition collective de collagistes Du 5 au 11 février Ouverture de 14 à 19h 58, rue des Trois Frères 06 63 22 48 68



Théâtre

LE TRAITEMENT

Du 8 au 23 février, au théâtre des Abbesses. Texte de Martin Crimp, mise en scène de Rémi Barché. Avec Emil Abossolo Mbo, Baptiste Amann, Suzanne Aubert... 31 rue des Abbesses, 01 42 74 22 77.

Recrutée par annonce pour participer à un film sur la réalité, une jeune femme raconte à un couple de producteurs sa vie de captive. Elle a été enfermée pendant des années par un mari prétendant la préserver ainsi de la cruauté du monde. Le texte du dramaturge britannique Martin Crimp traite de la violence contemporaine mais aussi du rapport de l'art à la vie. Rémy Barché met en scène cette critique de l'industrie du cinéma, avec en préambule un monologue inédit sur une séquestration désirée : *Le Messager de l'amour*. A.F.



Théâtre

PEER GYNT

Du 8 au 18 février aux Bouffes du nord. D'après Henrik Ibsen, adaptation et mise en scène de Irina Brook, poèmes de Sam Shepard, chansons d'Iggy Pop. 37 bis boulevard de la Chapelle, 01 46 07 33 00.

En quête de gloire, le chanteur Peer Gynt quitte son village et abandonne sa mère. Ambitieux et égoïste, il finit par devenir une rock star dans le *downtown* new-yorkais des années 1980. Mais il reste tourmenté par une question philosophique : « Qui suis-je ? ». On ne peut être soi-même qu'en acceptant les autres, suggère la metteuse en scène Irina Brook. Ce *Peer Gynt* version rock n'roll a été pensé avec la complicité d'Iggy Pop, qui a composé deux chansons pour le spectacle, et de Sam Shepard, qui s'est chargé des monologues poétiques. S. Cl.

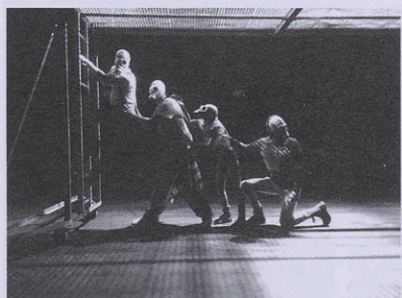


Théâtre/danse

LA JEUNE FILLE À LA GOMME

Jusqu'au 23 février (les vendredis), au théâtre Pixel. Scénographie d'Aurélié Verdun et Mathieu Lionello. 18 rue Championnet, 01 42 54 00 92.

C'est l'histoire d'une jeune fille qui ne trouve pas sa place dans la société. Prisonnière de la routine, elle perd le contact avec les autres et s'isole jusqu'à avoir l'impression de disparaître... littéralement. Dans cette création, théâtre, danse et arts visuels se mêlent pour aborder le thème de la solitude et du vivre-ensemble. L'auteure et performeuse Macha Bunzli propose un questionnement sur l'engagement du corps en scène, mis en valeur par la plasticienne Aurélié Verdun et le technicien de la lumière Mathieu Lionello. A.F.

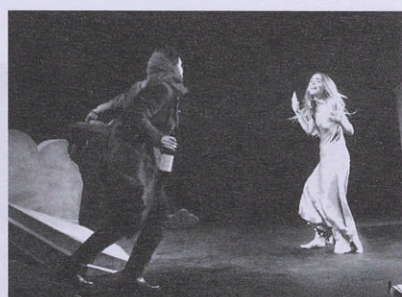


Théâtre

MEUTE/UNE LÉGENDE

Du 6 au 24 février, à l'Étoile du Nord. Texte de Caroline Stella, mise en scène de Mariana Lézin, avec le Troupuscule théâtre. 16 rue Georgette Agutte, 01 42 26 47 47.

Dans une cité-dortoir d'une ancienne ville portuaire, trois jeunes ont reconstitué une sorte de famille pour affronter les difficultés d'un quotidien qui ne leur épargne rien. Le retour d'un quatrième, sorti de prison et fanatisé, va les faire basculer. Le Troupuscule théâtre aborde le sujet de la violence et des extrémismes sous la forme d'un conte cruel d'anticipation. Qu'est-ce qui fait que des jeunes plongent dans le crime au nom d'une idéologie raciale, politique ou religieuse ? Le 8 février, la représentation est suivie d'une rencontre avec les artistes. A.F.



Théâtre

VENDREDI 13

Jusqu'au 25 février à la Reine blanche. Texte et mise en scène de Jean-Louis Bauer, avec Amina Boudjemline, Mayel Elhajaoui, Loïc Le Manac'h, Margot Van Hove. 2 bis passage Ruelle, 01 40 05 06 96.

Deux ans et demi après les attentats du 13 novembre 2015, l'auteur et metteur en scène Jean-Louis Bauer revient sur ce terrible événement. Dans cette création, *Vendredi 13*, il s'interroge sur les menaces et les angoisses de notre époque en racontant l'histoire de Leïla, tuée dans l'attentat. Djebril, son frère, Jonas, son petit ami, et Cécile, sa rivale, sont amis depuis le collège. Mais le chagrin les sépare, ils vont devoir affronter leur douleur et l'après ; l'existence sans Leïla... S. Cl.



Théâtre

UNE SOMBRE HISTOIRE DE GIRAFE

Du 13 février au 29 avril au théâtre des Béliers parisiens. Texte de Magali Miniac, mise en scène de Nicolas Martinez. Avec Emmanuelle Bougerol, Guillaume Clérice, Magali Miniac et Sébastien Pierre. 14 bis rue Sainte Isaure, 01 42 62 35 00.

Fou rire assuré avec la nouvelle création du théâtre des Béliers parisiens, une comédie de Magali Miniac (photo). Sous le soleil des Cévennes, quatre amis et un bébé se retrouvent dans une maison de vacances qu'ils ont louée. Le petit groupe espérait passer un moment tranquille. Mais problème, il n'y a ni ombre, ni piscine. « Où plonger, où couler, où se cacher ? », leur petit séjour va prendre une tournure inattendue ! Chacun se dévoile sans pudeur, les personnages sont dépassés. S. Cl.



Calligraphies

NESROULAH YOUS

Salon du Louxor Depuis le 25 janvier 170 boulevard Magenta (10^e)

Peintre calligraphe, Nesroulah Yous fait de la calligraphie un outil de résilience : « *La calligraphie qui signifie "belle écriture" est avant tout une construction apaisée de l'esprit, une géométrie de l'âme.* » Il enseigne la calligraphie arabe et latine dès son arrivée en France en 1998. Il alterne encres, huiles, et acrylique, utilisant différents supports, jouant avec les lettres arabes et latines, les mots, leurs déformations. Il encadre de nombreuses actions auprès des enfants en centre de loisirs, et des jeunes adultes en prison. Une exposition qui fait écho à celle de l'Institut des cultures d'islam : *Lettres ouvertes, de la calligraphie au street art*, prolongée jusqu'au 25 février. A.K.



Théâtre

LA FUSILLADE SUR UNE PLAGE D'ALLEMAGNE

Jusqu'au 10 février au Théâtre ouvert. Texte de Simon Diard, mise en scène de Marc Lainé. 2 bis cité Véron, 01 42 55 74 40.

Dans une clairière, cinq personnes sont réunies autour d'une fosse. Elles racontent des histoires de guerre et de terreur qui convergent vers un adolescent, figure fantasmagique d'un meurtrier de masse. Le texte de Simon Diard développe un dispositif gigogne – des récits qui s'emboîtent comme des rêves dans un rêve –, où le spectateur doit accepter de se laisser piéger. Question du point de vue, travail sur le hors-champ, sur la représentation de la violence, cette riche pièce renvoie chacun à ses réactions face à des menaces réelles ou imaginaires... A.F.

Expo

ART NUMÉRIQUE

Au 104 Les faits du hasard Jusqu'au 4 mars 5 rue Curial (19^e)

Pour sa deuxième édition, la Biennale internationale des arts numériques présente *Les faits du hasard* qui met en scène des accidents artistiques intentionnels et leur relecture poétique à l'heure du numérique. « *Avant le hasard dans l'art, c'était l'erreur* », affirme Gilles Alvarez, codirecteur artistique. « *Mais depuis Marcel Duchamp et la mécanique quantique, il existe un hasard intentionnel, un outil qui demande à être organisé par le geste artistique* ». Plusieurs installations témoignent d'étapes créatives complexes, passant par une multiplicité de supports. Par exemple, le *Buzz Aldrin Syndrom* de Quentin Euverte, dans lequel matières analogiques, datas numériques, processus chimiques et projection live cinéma donnent un résultat inattendu. On se projette dans le corps d'un autre, grâce à un casque, expérience de *body swap* de *The machine to be another* du collectif *BeAnotherLab*. Étonnant aussi, le *Pixel lent* de Cyril



Leclerc et Elizabeth Saint Jalmes qui permet d'observer les chorégraphies d'escargots augmentés. Pour José-Manuel Gonçalves, directeur du 104, il s'agit de « *construire une exposition d'art contemporain qui va puiser dans toutes les esthétiques, dans le numérique, dans le théâtre d'objets, et de jouer de la variété du hasard pour montrer que le résultat d'une œuvre n'est pas toujours reproductible* ». Une façon de dire que l'homme garde le contrôle ? A.K

COURRIER DES LECTEURS

DROIT DE RÉPONSE

Françoise Rouzaud, Présidente de Championnet Sports nous a contacté pour publier le texte suivant :

La lecture de votre article « *Stade Championnet : Tennis couverts contre poumon vert* » (paru dans notre numéro 256, ndlr) a été une désagréable surprise pour notre association. Tout d'abord, Championnet Sports n'est pas gestionnaire des espaces sportifs du stade, mais simple utilisateur associatif, comme d'autres, détenteur d'une autorisation d'occupation temporaire octroyée par la Ville de Paris. Le stade est un espace public mis à disposition des Parisiens.

Un projet d'intérêt général.

Nous avons proposé aux Parisiens de soutenir un projet d'intérêt général cohérent au regard d'une problématique territoriale importante : la rareté d'équipements sportifs couverts dans l'ouest du 18^e. Outre l'intérêt de nos 420 adhérents tennis, qui suivent nos cours collectifs chaque semaine, soit plus de 14 000 heures d'enseignement annuel, et des centaines de joueurs libres qui seraient heureux de pouvoir pratiquer leur sport toute l'année quelles que soient les conditions climatiques, c'est toute la jeunesse de notre territoire qui pourra être concernée par cet aménagement.

En effet, les écoles et les collèges sont obligés de réaliser leurs cours d'EPS dans des conditions difficiles, voire impossibles. Mettre à disposition des établissements scolaires un équipement sportif couvert aurait un impact positif considérable pour notre territoire. Pour preuve du besoin, Championnet Sports met à dis-

position gratuitement ses propres salles aux écoles et collèges publiques plus de 500 heures par an.

Un projet intégré dans son environnement.

La question de la pérennisation du stade Jesse OWENS et le respect de son statut de « zone verte » est au cœur de notre attention. Les services de la Ville de Paris nous ont confirmé que l'évolution proposée est tout à fait conforme au statut protecteur du stade. En tant qu'utilisateur important de ce lieu, nous attachons une attention particulière tant en ce qui concerne la qualité des infrastructures sportives mises à disposition par la Ville qu'à l'environnement exceptionnel qu'il apporte à notre quartier.

Ainsi, nous ne demandons qu'un simple toit pour respecter le caractère ouvert du site, le respect des espaces verts, la végétalisation de la toiture et des poteaux et l'installation d'un système d'éclairage plus écologique. Nous souhaitons aussi que la réalisation de cet aménagement permette la réduction significative des nuisances lumineuses et sonores liées à la pratique sportive.

Une communauté d'intérêt

La réunion organisée le 16 janvier 2018 par Monsieur le Maire aura eu pour principal intérêt de montrer que sur le fond, et contrairement à ce que laisse apparaître votre article, les différentes associations poursuivent le même objectif : protéger et pérenniser le poumon vert de notre quartier.

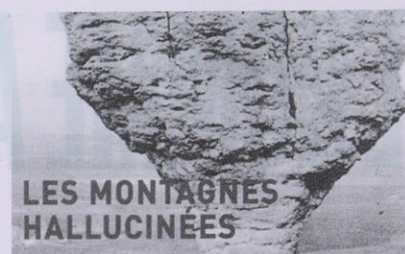


Expo

MA RUE PAR ACHBÉ

Espace Central Dupon jusqu'au 23 février 74 rue Joseph de Maistre

« *Simone s'éteint, les femmes restent en Veil* », cette si belle phrase qui a parcouru la planète via les réseaux sociaux est maintenant exposée en bonne place avec beaucoup d'autres, pour la première exposition publique de Claudie Baudry (qui signe Achbé). De superbes tirages photos noir et blanc qui mettent en lumière ces messages éphémères, tracés à la craie sur les trottoirs de son quartier. Pleins d'humour : « *Un bébé tu le veilles, un enfant tu l'éveilles, un ado tu le réveilles* », souvent poétiques : « *Poetry is a flight somewhere over the Rimbaud* », ils sont aussi parfois politiques : « *Un mi-grant n'est pas la moitié d'un homme* ». Et d'actualité : « *Quand il acquitte un violeur, est-ce que le con s'entend ?* ». A.K.



Expo

LES MONTAGNES HALLUCINÉES

Art exprim - Le 87. Les montagnes hallucinées. Jusqu'au 24 février 87 rue Marcadet

Lovy Bumma joue avec les formats, les échelles, la perspective. Les couleurs « sortent » du tableau, des zèbres gambadent dans un décor de parc naturel avec son grand ciel bleu mais... l'arbre au centre est trop petit pour être vrai ! Les crêtes montagneuses à l'arrière plan sont bien réelles mais que fait là ce panneau d'information vide ? Quant aux petits soldats posés par terre sur du sable, derrière le tableau, que gardent-ils ?

Aurel Porté recrée aussi des espaces, des temps qui « débordent », comme cette fresque monumentale à partir d'un catalogue de jardinage. Il invente des drapeaux imaginaires et les actualise au hasard de ses rencontres avec de nouveaux motifs, formes ou couleurs. A.K.

Au cœur du 18^e, un imprimeur près de chez vous !

promoprint
imprimerie offset et numérique

IMPRESSION TRADITIONNELLE & NUMÉRIQUE
COULEUR & NOIR/BLANC - KAKÉMONO

IMPRIMERIE
Brochures, livrets, chemises, plaquettes, liasses, autocopiantes, têtes de lettre, affiches, etc.

IMPRESSION NUMÉRIQUE
Manuels techniques, dossiers de presse, lettres d'informations, manuels de formation, thèses, mémoires, etc.

PROMOPRINT imprimerie offset et numérique
79 rue Marcadet 75018 Paris • Tél : 01 53 41 62 00 • Fax : 01 53 41 62 02
contact@promoprint.fr • www.promoprint.fr

L'HOMME AUX CINQUANTE CASQUETTES

Les vies professionnelles et personnelles de Philippe Durand, militant depuis toujours et fondateur du Petit Ney, sont intimement liées.

Vous l'avez peut-être déjà croisé dans le quartier/ En casquette et rouflaquettes/À pied ou à vélo..., clame Catherine, dans le slam qu'elle lui dédie ce soir-là : le 22 décembre, le Petit Ney en fête célébrait le départ en retraite de l'un des siens, Philippe Durand. Tous le définissent comme profondément engagé, humain, enthousiaste, tenace, attentif aux autres, sociable, indépendant, un « passeur », à l'humour un peu british et au ton (parfois trop) direct. S'il était plante, on l'imaginerait plantain, « une mauvaise herbe salvatrice », toujours selon Catherine, ou « chêne présent et rassurant ». Oiseau, il serait colibri, « parce qu'il fait sa part ! » ou corbeau symbole de « l'intelligence et de la magie chez les Indiens ». Touche-à-tout, entend-on souvent à son sujet. Toujours en mouvement et, il le dit lui-même, « dès qu'il sait faire quelque chose, il faut qu'il passe à autre chose ! ». « Il faut qu'on l'arrête de temps en temps », nous souffle sa compagne, Martine Pascual.

Une enfance normande

« Le petit Philippe chéri » de ses grands-parents maternels naît en 1955 à Vire, dans le Calvados. Il passe son enfance à Condé-sur-Noireau, une ville de « besogneux », dans la vallée de la Vère. Cette « vallée de la mort » tristement célèbre par les ravages causés par l'amiante utilisée dans feu les usines de l'équipementier automobile Ferodo/Valéo. Son père et sa mère y travaillent et en meurent tous les deux. Il se battra pour que ses parents soient reconnus « morts de l'amiante », comme des milliers d'autres. Philippe sait qu'il ne fera pas sa vie en Normandie. Il ne s'y sent pas à sa place, même s'il reconnaît une « filiation d'engagement avec son grand-père paternel », Napo (pour Napoléon), et son père, engagé dans les FFI pendant la guerre. Il connaît bien Paris : depuis sa petite enfance, il passe tous les étés chez ses grands-parents maternels qui vivent dans une chambre de bonne rue André del Sarte. Ils le promènent partout, au salon de thé, au Gaumont Palace, à l'Empire... Il se souvient du marchand des quatre saisons rue de Clignancourt. Encore lycéen, en 1972, il participe à l'une de ses premières actions militantes, une grève sauvage aux usines, et se fait embarquer pour la première fois dans un car de CRS. Il passe son bac puis rejoint l'IUT carrières sociales de Tours : « Je me suis retrouvé avec des gens très proches de moi. C'est là qu'un rouge m'a ouvert les portes du théâtre. » En désaccord avec l'institution dans laquelle il est en stage, il quitte l'université sans diplôme mais devient quand même éducateur, avec un premier poste en Normandie. « J'aurais pu continuer, devenir ensuite directeur. Mais je n'avais pas envie d'une vie figée, tracée d'avance. »

D'Égypte en Haute-Volta

Alors il part : en Afrique – où il est très sensible à l'accueil du voyageur –, en Asie... Il a toujours un carnet de notes sur lui. Il y écrit ses impressions et observations, apprenant les 100 ou 150 mots



Après des années à bourlinguer, Philippe Durand c'est ancré dans le 18^e, animant le café littéraire aux 1001 activités.

nécessaires : pour se débrouiller dans la langue du pays et parce que « c'est important, une langue, pour comprendre une civilisation ». Il se sent chez lui en Égypte. Quelques années plus tard, de retour à Paris, il apprend d'ailleurs l'égyptien ancien à la faculté catholique de Paris.

« Au bout de deux ans, alors que je suis en Haute-Volta [l'actuel Burkina Faso], ma mère m'appelle : elle a reçu un courrier de l'armée. J'avais le choix d'être insoumis – avec l'impossibilité de rentrer avant dix ans – ou d'effectuer mon service militaire. » Il rentre, est convoqué et finalement dispensé. Puis il décide de monter à la capitale et de faire du théâtre. Des formes expérimentales. Il joue dans des salles, des châteaux, dans la rue. « J'appartenais à de petites structures et il fallait tout faire : le spectacle, l'organisation, la promotion. » C'est ce qu'il aime. Mais il réalise que la vie d'intermittent est un chemin très individuel, alors qu'il a toujours eu envie de faire avec les autres.

Ancré porte Montmartre

Ayant gardé un pied dans le social et animant des ateliers théâtre, il devient médiateur à Saint-Denis. C'est à cette époque qu'il s'installe porte Montmartre et choisit de s'investir dans le quartier. En 1994, avec des amis et Martine – rencontrée dans un cinéma du quartier latin –, ils lancent le journal *Le Petit Ney* et organisent des événements ponctuels dans différents lieux du quartier. Premier président de l'association, qui trouve un lieu au 10 avenue de la porte de Montmartre, il en devient salarié plus tard, en 2005.

Après le journal, il se consacre à la médiation – tant sociale que culturelle – et à l'éducation populaire, « la langue des nourrices, de la transmission orale », se plaisant notamment à apprendre les histoires à doigts. Il s'engage aussi dans la Coordination toxicomanie. Il devient même guide, en organisant des « balades urbaines » porte Montmartre, aux puces de Saint-Ouen...

Ces activités lui permettent de s'impliquer pleinement dans la vie locale. Il est en relation constante avec les élus. À tel point que, tout naturellement, la majorité sortante lui propose une place éligible aux municipales de 2014. Élu conseiller

d'arrondissement, il devient adjoint au maire, en charge des espaces verts, de la nature en ville, des affaires funéraires et du quartier Charles Hermite/Evangile.

Et maintenant ? Il finit bénévolement la saison des activités au *Petit Ney* : animation des ateliers d'écriture, balades urbaines. Son mandat d'élus court jusqu'en 2020. Ensuite ? Il ne sait pas encore. Il sent qu'en vieillissant il se « reconnecte à son père jardinier et pêcheur ». Alors quitter Paris et « remettre les pieds dans la terre » ? Peut-être. Refaire du théâtre, voyager ? Un tour de l'Annapurna à vélo semble se dessiner. Ce qui est certain, c'est qu'il continuera « à enseigner son p'tit coin de planète en se nourrissant de rencontres et d'expériences glanées ici et là ».

SYLVIE CHATELIN ET SOPHIE ROUX

JE N'AVAIS PAS ENVIE D'UNE VIE FIGÉE, TRACÉE D'AVANCE.